

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1896

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 23 Juillet 1896, à 1 heure

PAR

Lucien MOUTIN

LE DIAGNOSTIC
DE LA SUGGESTIBILITÉ

Président : M. Ch. RICHET, professeur.

Juges : MM.

{	DEBOVE, professeur.
	GLEY, agrégé.
	MARFAN, agrégé.

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS SCIENTIFIQUES

PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

4, Rue Antoine-Dubois, 4

1896

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1896

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 23 Juillet 1896, à 1 heure

PAR

Lucien MOUTIN

LE DIAGNOSTIC
DE LA SUGGESTIBILITÉ

Président : M. Ch. RICHET, professeur.

Juges : MM.

{	DEBOVE, professeur.
	GLEY, agrégé.
	MARFAN, agrégé.

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS SCIENTIFIQUES

PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE

4, Rue Antoine-Dubois, 4

1896

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	M. BROUARDEL
Professeurs	MM.
Anatomie	FARABEUF.
Physiologie	CH. RICHEL.
Physique médicale.	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale	N.
Pathologie et thérapeutique générales	BOUCHARD.
Pathologie médicale	DIEULAFOY.
Pathologie chirurgicale	DEBOVE.
Anatomie pathologique	LANNELONGUE.
Histologie.	CORNIL.
Opérations et appareils	MATHIAS DUVAL.
Pharmacologie	TERRIER
Thérapeutique et matière médicale	POUCHET
Hygiène	LANDOUZY.
Médecine légale.	PROUST.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	BROUARDEL.
Pathologie comparée et expérimentale.	LABOULBENE.
Clinique médicale	STRAUS.
Maladies des enfants	N.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'en- céphale.	POTAIN.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	JACCOUD.
Clinique des maladies du système nerveux	HAYEM.
Clinique chirurgicale	GRANCHER.
Clinique des maladies des voies urinaires	JOFFROY.
Clinique ophthalmologique.	FOURNIER.
Clinique d'accouchement.	RAYMOND
	DUPLAY.
	LE DENTU.
	TILLAUX.
	BERGER.
	GUYON.
	PANAS.
	TARNIER.
	PINARD.

Professeur honoraire : M. PAJOT.

Agrégés en exercice :

MM. ACHARD	MM. GAUCHER	MM. MARIE	MM. SEBILEAU
ALBARRAN	GILBERT	MENETRIER	THIERRY
ANDRE	GILLES DE LA	NELATON	THOINOT
BAR	TOURETTE	NETTER	TUFFIER
BONNAIRE	GLEYS	POIRIER, chef	VARNIER
BROCA	HARTMANN	des travaux	WALTHER
CHANTEMESSE	HEIM	anatomiques	WEISS
CHARRIN	LEJARS	RETTERER	WIDAL
DELBET	LETULLE	RICARD	WURTZ
	MARFAN	ROGER	

Secrétaire de la Faculté : M. Ch. PUPIN

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR CH. RICHET



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41556006_0024

Préface

Nous ne croyons pas avoir besoin d'excuse pour présenter à nos maîtres une thèse sur les questions si intéressantes et si controversées de la suggestion, de l'hypnotisme et du magnétisme animal.

Il fut peut-être un temps où pareille entreprise aurait pu être taxée de témérité ; mais, depuis que les travaux des Charcot, des Dumontpallier, des Richet, des Bernheim, des Luys, etc., ont conquis ce nouveau terrain à la science, il nous est sans doute permis d'y pénétrer sur leurs traces. Et s'il fallait nous justifier de l'avoir osé, nous n'aurions qu'à nous mettre sous leur éminent patronage.

D'ailleurs, nous ne sommes pas le premier à qui les écoles de médecine aient permis de toucher à ce difficile sujet.

En 1834, Raphael Saura soutint une thèse sur le magnétisme animal. Il conclut même en faveur du magnétisme et, ce qui est extraordinaire pour l'époque, ses conclusions furent appuyées par le savant Orfila.

En 1835, Henri Long soutint une thèse sur le même sujet et dans le même sens devant la Faculté de Montpellier.

Clausade et d'autres suivirent cet exemple.

Mais à défaut de ces précédents, il suffit pour nous rassurer de connaître l'esprit de large tolérance avec lequel nos maîtres sont disposés à accueillir tout travail consciencieux et toute opinion sincère.

Introduction

Nous nous proposons dans ce travail de signaler, à l'attention des physiologistes et des médecins, un phénomène encore peu connu et cependant très digne d'être étudié, qui, croyons-nous, présente le plus grand intérêt, non seulement pour la connaissance des fonctions du système nerveux, mais encore pour le traitement des maladies, principalement des maladies nerveuses.

Voici très brièvement en quoi consiste ce phénomène. Il suffit d'appliquer légèrement la main sur les omoplates pour développer, chez un grand nombre de personnes, en moins d'une ou deux minutes, une sensibilité singulière, laquelle se traduit non seulement par des sensations plus ou moins anormales, mais encore par des mouvements attractifs à peu près irrésistibles, qui forcent les personnes à suivre les mouvements des mains de l'opérateur. Or, ce phénomène a, comme nous le ferons voir dans le cours de ce travail, une double portée.

1° Il permet d'établir le diagnostic de la suggestibilité. En effet, tous les individus chez lesquels il se produit sont plus ou moins susceptibles d'être influencés par la suggestion.

2° Il permet aussi de développer, d'exalter la suggestibilité. Par l'application prolongée ou répétée de cette manœuvre, sans produire le sommeil proprement dit, en laissant intactes la conscience et la volonté des sujets, on suscite chez eux un état tout-à-fait analogue à l'état hypnotique, qui les rend éminemment aptes à subir la suggestion et auquel on pourrait, ce semble, donner le nom de *préhypnotisme*.

Mais nous voulons surtout ici considérer ce phénomène au

point de vue médical. C'est pourquoi il nous a paru tout d'abord nécessaire de montrer le rôle énorme de la suggestion dans le traitement des affections nerveuses et même en général de presque toutes les maladies. Déjà appliqué avec succès par les praticiens formés à l'école de Nancy, non seulement dans notre pays mais dans l'Europe entière, ce mode de traitement est sans doute destiné à prendre une extension croissante à mesure que l'on se convaincra mieux de l'influence prédominante du système nerveux et des fonctions cérébrales ou psychiques sur tous les phénomènes physiologiques ou pathologiques de notre organisme.

Une conséquence naturelle de cette extension croissante de la thérapeutique suggestive, c'est l'utilité que pourrait offrir à tous ceux qui la pratiquent la connaissance d'un diagnostic de la suggestibilité. Or ce diagnostic se déduit selon nous du phénomène qui fait l'objet principal de notre étude.

Tel est donc le plan que nous avons adopté dans ce travail.

Dans un premier chapitre, nous nous attachons à faire voir qu'il existe un traitement suggestif de certaines maladies, une *psycho-thérapie*, et même que la suggestion peut entrer comme appoint dans le traitement de presque toutes les maladies.

Le second et le troisième chapitres sont consacrés à l'étude des procédés qui peuvent servir à développer la suggestibilité chez les malades ou suppléer, dans une certaine mesure, à la suggestion, comme, par exemple, l'hypnotisme, l'électrothérapie, etc. Nous avons cru pouvoir appeler ces procédés les *adjuvants* et les *succédanés* de la suggestion.

Dans le quatrième chapitre, nous montrons d'abord l'utilité pratique d'un diagnostic de la suggestibilité, puis nous décrivons en détail le phénomène qui permet d'établir ce diagnostic, en même temps que le procédé d'exploration qu'on peut en déduire et pour lequel nous proposons le nom de procédé *neuroscopique*.

Enfin, dans un dernier chapitre, nous essayons de déterminer

les causes de ce phénomène, lequel nous semble révéler l'existence, dans le système nerveux, d'une force encore mal connue ou du moins d'une propriété encore mal définie, mais dont l'étude approfondie serait certainement féconde en découvertes.

Nous osons espérer que nos maîtres verront avec indulgence la tentative que nous faisons ici sur le terrain encore si peu exploré, malgré bien des travaux récents, des phénomènes de suggestion et d'hypnotisme.

Qu'ils nous permettent aussi de profiter de l'occasion qui nous est offerte pour leur exprimer notre reconnaissance de la bienveillance avec laquelle ils ont dirigé et contrôlé nos études médicales.

C'est pour nous un devoir en même temps qu'un plaisir d'adresser nos remerciements respectueux à MM. les Professeurs Paul Berger et Raymond, à MM. les Docteurs Duguët, Gouguenhem, Porak, Delens, Perrier, auxquels nous avons de si particulières obligations.

Nous ne saurions oublier non plus sans ingratitude M. le Docteur Pupin, secrétaire de la Faculté de médecine de Paris, et M. le docteur Ferrier qui, en plus d'une circonstance, ont bien voulu nous aider de leurs bons offices et de leurs précieux conseils.

CHAPITRE I^{er}

La Suggestion dans le traitement des maladies

Il y a une médecine suggestive ou traitement spécial des maladies par la suggestion : c'est la *psycho-thérapie*.

Ce mode de traitement est-il nouveau? Non, le nom seul est moderne.

Nous dirons, avec M. le Professeur Bernheim : « La suggestion appliquée à l'art de guérir remonte à l'enfance de l'humanité. » La médecine primitive ne fut qu'une médecine suggestive. Les prêtres des anciennes religions, par leurs affirmations, frappaient l'imagination crédule des malades qui allaient leur demander la guérison, et ainsi s'opéraient les miracles. Les divers talismans : mumies, amulettes, etc., n'avaient d'action que celle que le malade leur attribuait, et cette auto-suggestion suffisait parfois à le guérir.

Dans ces paroles du Christ : « Femme tu m'as touché, une vertu s'est échappée de moi : tu seras guérie », il est difficile de ne pas reconnaître la suggestion.

Plus tard, lorsque les tombeaux des saints et les reliques remplacèrent les talismans orientaux, la suggestion manifesta encore sa puissance.

Arnaud de Villeneuve dit que le médecin doit savoir tirer parti des passions du malade, capter sa confiance et exciter son imagination pour être sûr de le guérir.

Or, qu'est-ce que la suggestion ? « C'est l'acte par lequel

une idée est introduite dans le cerveau et acceptée par lui », dit Bernheim.

La suggestion, c'est l'influence de l'imagination et de la foi sur les organes, l'action du moral sur le physique, *l'idéoplastie* de Durand, de Gros.

Nos cinq sens peuvent se prêter à la suggestion, à condition que l'idée que fera naître une sensation quelconque soit acceptée sans contrôle par le cerveau.

On distingue d'ordinaire la suggestion et l'auto-suggestion, mais en réalité toute suggestion véritable est une auto-suggestion. On ferait mieux de distinguer *l'auto-suggestion spontanée* et *l'auto-suggestion provoquée*.

Nous entendons par auto-suggestion spontanée celle que le malade se fait à soi-même et par auto-suggestion provoquée celle faite par le médecin ou toute autre personne.

Les hommes supérieurs, les fondateurs des religions, certains saints célèbres, les grands capitaines, les grands orateurs qui ont su entraîner les masses, faisaient inconsciemment ou consciemment de l'auto-suggestion provoquée.

Les épidémies nerveuses célèbres, les convulsionnaires de tous les temps et de tous les pays, nous offrent les phénomènes nerveux caractéristiques de l'auto-suggestion spontanée.

L'école de Nancy affirme que l'auto-suggestion est un phénomène purement psychique, l'imagination du sujet mis en expérience fait tout, *l'opérateur rien* : il faut que le sujet s'empare de l'idée suggérée et la fasse sienne, que son cerveau accepte entièrement l'idée pour que la suggestion se réalise.

La parole de l'opérateur vient, par une série d'ondulations, frapper le tympan de l'opéré ; là, le nerf acoustique ou auditif porte ces vibrations dans le cerveau qui saisit, comprend, et, par action réflexe, l'idée acceptée se transforme en acte que les nerfs moteurs exécutent. Aussi cette action psychique, d'après les idées qui ont cours, réagit physiologiquement, d'où il est facile de comprendre la *psychothérapie*.

M. Bernhiem dit : « Toute idée suggérée et acceptée tend à se faire acte, c'est-à-dire sensation, image, mouvement. »

« Toute cellule cérébrale actionnée par une idée actionne les fibres nerveuses qui doivent réaliser cette idée. »

« La suggestion est un phénomène centripète, sa réalisation un phénomène centrifuge ; c'est l'extériorisation de l'idée. »

Nous savons que les nerfs commandent toutes les fonctions organiques : les nerfs moteurs produisent le mouvement, les nerfs sensitifs les sensations. Donc, si une idée met en mouvement les cellules sensitives d'une région aboutissant à un point quelconque du corps, toutes sortes de sensations pourront être suggérées. De même pour les cellules motrices et les mouvements.

Or, si un organe fonctionne mal, s'il est atteint de parésie, le cerveau, sous l'influence de l'auto-suggestion spontanée ou provoquée, enverra à cet organe une surabondance d'influx nerveux qui, rétablissant l'équilibre, régularisera la fonction paresseuse et la guérison aura lieu.

L'auto-suggestion joue assurément dans l'humanité un rôle bien plus grand qu'on ne croit.

Une personne impressionnable, par exemple, voit un accident quelconque, elle en est affectée quelquefois au point d'en être malade ; l'image de la chose vue s'est gravée dans son esprit d'une façon plus ou moins durable : auto-suggestion spontanée de la vue.

Un de nos amis qui, avec nous, assistait à la représentation, de triste mémoire, du 25 mai 1887, à l'Opéra-Comique, fut si frappé par une scène de désespoir d'une mère qui voulait se précipiter dans le brasier pour aller chercher sa fille que, sans aucune prédisposition héréditaire, il perdait la raison quelques années après, ayant toujours eu, depuis ce jour néfaste, cette scène présente à l'esprit.

Nous dîmes un jour à un de nos proches parents que son voisin B... voulait lui rendre ce qu'il avait fait à son chien.

Il ignorait si on avait battu le chien du voisin ; sûr de son innocence, il n'aurait pas dû avoir d'appréhension, ce qui ne l'empêcha pourtant pas d'éviter M. B... pendant plus d'un an : auto-suggestion provoquée.

Il serait facile de multiplier les exemples. Nous avons connu des personnes jouissant d'une excellente santé qui, ayant eu leur père ou leur mère atteint d'une maladie longue et incurable, s'imaginaient avoir la même affection et finissaient ainsi par se rendre réellement malades : auto-suggestion encore.

Toutes les impressions ne passent pas par le sens visuel : le sens de l'ouïe est peut-être un des plus sensibles.

Si nous assistons à un concert, nous retenons la musique des morceaux qui ont le plus frappé notre sensorium et nous les chantonnons plusieurs jours. Nous avons pourtant entendu d'autres airs, mais ceux-là ont moins attiré notre attention, notre cerveau les a laissé passer pour ne garder que ceux qui lui ont plu.

Si dans une société, une personne se met à bâiller, d'autres ne tardent pas à l'imiter : auto-suggestion provoquée,

Si une odeur agréable ou désagréable affecte notre odorat, nous la sentons longtemps après que notre nerf olfactif n'est plus influencé par elle ; souvent même l'idée seule de l'objet qui a fait naître cette sensation suffit pour faire réapparaître cette odeur.

Le sens du goût se comporte de même. Lorsqu'on pense à un mets qui a flatté notre gosier, l'eau, comme on dit vulgairement, nous en vient à la bouche. Ce souvenir réveille l'idée endormie du mets et pour un moment nous avons l'illusion de son goût.

Le sens du tact, si développé chez les aveugles nés, est également très suggestible. Chez ces deshérités la sympathie ou l'antipathie se manifeste non seulement par l'ouïe, mais encore et surtout par le toucher.

Nous avons connu un jeune aveugle, pianiste distingué,

qui nous affirmait que le contact d'une main lui faisait connaître le caractère de l'individu touché et que l'impression bonne ou mauvaise que ce contact lui laissait était toujours exacte.

Un fait très éloigné et depuis longtemps oublié ayant fait naître dans notre organisme une sensation agréable ou désagréable, cette sensation se reproduisant, nous fera ressouvenir du fait primitif occasionnel.

Il nous est arrivé souvent, voulant nous réveiller à une heure matinale, de penser fortement à cette heure et de nous dire mentalement : « Tu te réveilleras demain à telle heure. » Notre inconscient nous réveillait à l'heure voulue. Les bonnes femmes font une prière aux « âmes du purgatoire » pour obtenir le même effet.

M. Bernheim, que nous ne saurions trop citer en cette matière, dit : « quelle que soit la porte d'entrée de l'idée dans le centre psychique, tantôt elle est transmise directement, et le rôle premier du cerveau se borne à l'accepter ; telle est l'idée communiquée par la parole, l'enseignement, la prédication, la persuasion : l'idée est comprise dans la sensation ; c'est la *suggestion directe*. Tantôt, au contraire, l'idée est *créée* par le cerveau à la suite de l'impression reçue : c'est la *suggestion indirecte*. Ici intervient le rôle *individuel de chaque cerveau* ; suivant leurs qualités natives, leurs modalités héréditaires, suivant leurs habitudes et aptitudes acquises par l'éducation, l'imitation, les suggestions antérieures, les divers cerveaux réagissent chacun à sa façon, et transforment en idées diverses la même impression perçue. »

Dans notre enfance, on nous inculque des idées plus ou moins erronées, alors que notre raison ne peut exercer un contrôle ; aussi, quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise, ces idées laissent des traces, et dans certains moments ces suggestions primitives reparaissent avec plus ou moins d'énergie.

Si chez un homme instruit, dans un cerveau cultivé, ces

idées laissent quelques légères traces, à la campagne, chez le paysan à l'esprit brut et inculte, elles laissent de profondes racines.

En 1884, pendant l'épidémie cholérique, dans un village du département de Vaucluse, un bon vieux paysan nous affirmait — et il était de très bonne foi — avoir vu, en 1854, un « Monsieur » affublé, en été, d'un grand manteau, qui *semait* le choléra !.... Quelques jours après son passage, nous disait-il, la maladie se déclarait dans le village..... On lui avait sans doute fait ce conte absurde, son cerveau l'avait accepté, et 30 ans après il croyait encore cette ineptie. Malgré tous nos efforts, nous ne pûmes faire cesser cette auto-suggestion.

Nous avons connu un ancien soldat qui, pendant ses campagnes d'Afrique, avait mangé si souvent du riz qu'il l'avait pris en grand dégoût ; aussi, la vue d'un plat de riz lui donnait des nausées.

L'imagination chez certaines personnes est si puissante qu'elle produit des actions réflexes bizarres. Une de nos parentes ne peut voir une personne se piquer sans éprouver elle-même, pendant plusieurs jours, au point correspondant, la piqûre qu'un autre s'est faite.

Plusieurs auteurs citent des faits semblables. Malebranche rapporte qu'un savant, assistant à une saignée pratiquée au pied d'une dame, en ressentit la douleur plusieurs jours.

Un jeune homme, habitant le quartier de la Villette, avait eu un ténia que l'extrait éthéré de fougère mâle avait expulsé ; mais il s'imaginait en avoir un second et il éprouvait dans l'abdomen une foule de sensations fort désagréables. Malgré les divers ténifuges absorbés, cet état durait depuis plus de trois ans ; quelques suggestions suffirent à le débarrasser de son ver imaginaire.

Tout récemment, nous prescrivîmes une limonade purgative à une de nos malades. Or, cette malade avait l'habitude de placer sur sa table de nuit une sorte de citronnade. Son

mari, fait exceptionnel, se réveille dans la nuit avec une soif ardente ; il prend la bouteille de sa femme et la vide en partie. Notre malade réveillée par les mouvements de son mari et encore à moitié endormie, lui demande ce qu'il fait ? « Mais, lui dit-elle, tu as bu ma purgation » pensant l'avoir placée sur sa table de nuit et ne songeant pas à sa boisson ordinaire. Une demi-heure après le mari fut pris d'une diarrhée assez abondante.....

On voit, par ce qui précède, quel champ embrasse l'auto-suggestion.

Il est donc incontestable que les malades atteints d'affections nerveuses curables, qui vont à Lourdes ou ailleurs, arrivent par auto-suggestion à se guérir.

L'auto-suggestion spontanée ne diffère pas sensiblement, à première vue, de l'auto-suggestion provoquée. Cependant cette dernière a une action plus nette, plus précise, plus durable que la première, sauf peut-être chez certains neurasthéniques. Combien en rencontre-t-on de ces malheureux qui, à force de s'auto-suggestionner, finissent par devenir tout à fait hypocondriaques et se complaisent dans l'idée qu'ils ont telle ou telle affection incurable ?

Chez ces malades, la suggestion ne chasse que lentement et quelquefois difficilement l'auto-suggestion spontanée qu'ils se sont faite. Nous avons soigné tout récemment une dame, M^{me} P..., qui entendait constamment des bruits très divers : sifflements, bourdonnements, bruit de scie, tintements de cloches, etc. ; elle était, comme on voit, neurasthénique dans toute l'acception du mot ; aussi ce n'est qu'après trois mois de suggestion que nous avons pu la guérir.

Les suggestions spontanées ou provoquées peuvent-elles se produire sur toutes les personnes ? Oui, à un degré plus ou moins fort, pour la suggestion spontanée ; non, pour la suggestion provoquée sur les personnes bien portantes.

Et n'y a-t-il que les hystériques, les névropathes qui soient

susceptibles de suggestion ? Nous pensons que chez un individu malade, atteint de n'importe quelle affection, alors que l'équilibre physiologique est rompu, il est possible de réussir à le suggestionner, et même dans le cas où la guérison est impossible à lui procurer toujours un soulagement.

Les moribonds, pendant la visite du médecin et quelques temps encore après, se sentent mieux, renaissent à l'espoir, surtout lorsque le médecin a su prendre sur son malade un ascendant moral, qu'il a su lui inspirer confiance. Cela nous démontre que chacun de nous, dans certains moments, est susceptible de se laisser suggestionner.

Certes, la suggestion agit plus rapidement et plus efficacement chez les tempéraments nerveux, quoiqu'elle puisse également s'exercer chez les lymphatiques ou les sanguins, et les résultats thérapeutiques ne sont pas plus longs à se manifester chez ces derniers : il suffit, pour obtenir l'effet, que les centres vaso-moteurs entrent en vibration. Une émotion violente, peine ou joie, active les fonctions du pneumogastrique : battements du cœur plus violents, accélération de la respiration, syncope, etc. La peur provoque la diarrhée chez certaines personnes. L'appréhension chez les comédiens se manifeste par une sorte de pollakiurie.

Mens agitat molem, a dit Virgile, et nous voyons, par les phénomènes de suggestion, que le psychique agit sur le physique.

Or, le cerveau réagit sur toutes les fonctions organiques, et la suggestion peut, lorsqu'elle est bien acceptée par le cerveau, réagir efficacement sur un organe malade. « C'est cette action que le médecin doit utiliser pour obtenir des actes utiles à la guérison. Faire intervenir l'esprit pour guérir le corps, tel est le rôle de la suggestion appliquée à la thérapeutique, tel est le but de la psycho-thérapeutique. » (Bernheim).

Certes les maladies nerveuses feront le triomphe de la psycho-thérapeutique, mais, dans bien d'autres cas, nous croyons qu'elle sera un puissant adjuvant des remèdes.

Dans les affections utérines, par exemple, des troubles réflexes nombreux se manifestent chez les femmes nerveuses, impressionnables : douleurs lombaires, dyspepsie, nausées, vomissements, crampes dans les jambes, migraines, etc., ce qui revient à dire que le dynamisme nerveux vient s'ajouter à la lésion existante, et rend ainsi souvent le malade hypochondriaque.

Dans ce cas, la suggestion, sans avoir peut-être une action directe sur l'organe lésé, fait toujours cesser les divers troubles nerveux et la malade se croit guérie, alors que la cause des désordres disparus existe encore.

Chez des ataxiques à lésions médullaires avancées, nous avons obtenu de l'amélioration, et, dans quelques cas, alors sans doute que la lésion était infime, nous avons obtenu la guérison. Les deux observations suivantes prouvent ce que nous avançons.

M. A..., âgé de 35 ans, souffrant depuis près de 4 ans, pouvant à peine marcher, n'ayant jamais eu de rhumatismes, indemne de syphilis, d'alcoolisme, etc., attribuant sa maladie à des refroidissements successifs et à la fatigue, ayant éprouvé tous les troubles de la première période et une partie de ceux de la deuxième : douleurs fulgurantes, douleurs en ceinture, névralgies du trijumeau, pollakiurie, absence de réflexe rotulien, vertiges, agoraphobie, impuissance générale, incoordination des mouvements des membres inférieurs, anesthésie plantaire, analgésie, etc., fut rapidement amélioré par la suggestion et, après 4 mois de traitement — nous avons répété les suggestions deux et trois fois par jour — il pouvait se promener la canne sous le bras et sans regarder ses extrémités inférieures : il ne lui est resté que l'agoraphobie. Voilà plus de 6 mois de cela, et depuis quelque temps il a pu reprendre son travail — il est représentant de commerce — qu'il avait dû quitter depuis près de 3 ans.

M. Isidore G., mécanicien à la compagnie P.-L.-M., âgé de

32 ans, attribue sa maladie aux refroidissements contractés sur sa machine ; il a des douleurs fulgurantes depuis un an environ, de l'anesthésie dans les membres inférieurs : la plupart des symptômes de la première période existent. Plusieurs traitements ont été essayés sans succès : pointes de feu, électricité, hydrothérapie, etc. Au bout de 8 jours de traitement par la suggestion l'anesthésie avait disparu ; après un mois il était guéri.

Nous avons amélioré d'autres ataxiques, mais nous n'avons encore que ces deux cas de guérison, abstraction faite de l'agoraphobie de M. A. — M. G. a repris son service depuis plusieurs mois.

Nous croyons donc que la suggestion, dans certains cas, n'agit pas seulement sur les symptômes et qu'elle peut fort bien aider la nature à réparer une lésion commençante. Si par ce procédé nous influençons les nerfs trophiques vaso-moteurs, ceux-ci réagissant sur un organe malade, en accélérant ou ralentissant sa nutrition, pourront le guérir....

Cependant, et malgré tout ce qui précède, nous allons indiquer sommairement les affections qui nous paraissent les plus aptes à être traitées par la psychothérapie.

En première ligne viennent toutes les névroses, l'hystérie sous toutes ses formes et tous les troubles concomitants. A ce sujet, M. Bernheim, répondant à une objection souvent faite par des médecins même éminents, à savoir que la névrose hypnotique remplace pour quelque temps les crises hystériques, qui reviennent de plus belle après, dit : « Ceci est une vue de l'esprit, créée par l'idée préconçue que l'hypnose est une manifestation de l'hystérie. Je suis depuis plusieurs années un certain nombre de grandes hystériques qui sont restées guéries, bien que je cesse de les soumettre à l'hypnotisme. »

Nous pouvons affirmer avoir guéri des hystériques, et en vain nous attendons depuis plusieurs années la reprise des crises.

Les troubles neurasthéniques diffus ou localisés sont, selon

les malades, plus ou moins rapidement dissipés ; mais assez souvent, chez ces malades, on doit avoir recours aux adjuvants de la suggestion.

Nous avons tout récemment guéri une dame, M^{me} V..., âgée de 53 ans, ancienne commerçante retirée des affaires depuis 18 mois, chez laquelle toutes les médications essayées avaient échoué. Cette malade s'imaginait ne pas pouvoir respirer ; elle se plaignait de douleurs de tête et elle sentait « un vide » — c'est son expression — dans le cerveau. Son sang, disait-elle, ne circulait plus dans sa tête..... Le sommeil avait disparu, l'appétit était nul, la faiblesse extrême : dans six semaines, la suggestion eut raison de cet état.

Nous avons débarrassé, dans deux séances, une demoiselle affectée d'une obsession singulière et peu réjouissante : depuis la mort de sa mère elle voyait constamment un cercueil...

Mais lorsque le neurasthénique devient hypocondriaque, la suggestion échoue généralement : l'auto-suggestion que le malade se fait est plus puissante que l'auto-suggestion provoquée. Il faut, dans ce cas, alors que l'affection n'est pas héréditaire et liée à la vésanie, employer d'autres moyens, moyens que nous ferons connaître dans la suite de notre travail.

L'épilepsie provenant d'un vice de conformation, d'une malformation du crâne, l'épilepsie idiopathique, en un mot, n'est pas justiciable de la psychothérapie, quoi qu'aient pu écrire à ce sujet certains auteurs plus ou moins étrangers à la médecine. Ces auteurs ont assurément pris des phénomènes épileptoides pour de l'épilepsie vraie. Nous avons par suggestion guéri des alcooliques, en leur faisant prendre en dégoût leur boisson favorite, partant les accès épileptiformes disparaissaient : c'est sans doute ces cas que les auteurs auxquels nous faisons allusion auront observés.

La chorée légère et peu ancienne est vite guérie par la suggestion, mais si elle est liée à des lésions organiques,

si elle est grave, l'opérateur peut s'armer de patience s'il veut obtenir un succès.

Il est certain que toutes ces névroses bizarres : somnambulisme spontané ou noctambulisme, extase, catalepsie, léthargie, etc., de même que les névralgies diverses : névrites, migraines, etc., sont curables par la suggestion. Mais bien d'autres affections peuvent également être favorablement influencées par ce procédé. Nous avons guéri des dyspepsies tenaces, des dilatations de l'estomac et bien d'autres affections, alors qu'un grand nombre de médications étaient restées sans effet.

Est-ce par action réflexe que nous avons agi dans ces divers cas ? sans doute, car si une idée peut, acceptée par le cerveau, faire vibrer les cellules sensibles d'une région cervicale correspondant à l'organe affecté, lesquelles à leur tour propageront leurs vibrations aux cellules motrices correspondant par leurs ramifications terminales au dit organe, cette idée peut ainsi rétablir les fonctions perverses de cet organe. Si on admet ce principe, il est aisé de comprendre comment une affection autre qu'une affection nerveuse peut être guérie : n'avons-nous pas action sur le moteur de la machine humaine, sur les nerfs ?

Nous savons qu'en excitant ce moteur, qu'en nous servant de ce levier psychique, nous pouvons provoquer un grand nombre de phénomènes physiologiques : la douleur sur un point donné, l'hyperesthésie, l'anesthésie, des paralysies diverses ; nous pouvons de même provoquer d'autres phénomènes réflexes : nausées, vomissements même, la toux, des éternuements, etc., cela sur des personnes éveillées n'ayant jamais été endormies.

Ainsi donc, si nous pouvons, par suggestion, agir de la sorte sur un être bien portant, pourquoi ne pourrions-nous pas de la même manière, sur un malade, calmer la douleur et rétablir les fonctions d'un organe ? Ce que l'art peut faire dans un sens, il peut également le faire dans un autre sens : ce que la maladie fait, l'art peut le défaire.

Maintenant, faut-il admettre ce que certaines personnes

autorisées affirment : « de même que vous donnez, par suggestion, l'illusion de telle ou telle sensation, de même vous donnez l'illusion de la guérison, alors que la cause qui a engendré le symptôme disparu subsiste toujours. »

C'est une erreur de croire que le malade n'a que l'illusion de sa guérison : des centaines de guérisons ainsi obtenues ont été durables, et nous pourrions en citer bon nombre qui nous sont personnelles.

Certes, s'il existe des lésions sérieuses dans un organisme, la suggestion est impuissante à les réparer ; mais même si par ce moyen on n'arrive qu'à donner au malade une illusion plus ou moins longue de guérison, alors que l'arsenal thérapeutique a échoué, c'est faire œuvre humanitaire que d'employer un procédé qui permet au malade d'arriver au bout de sa course tout en s'imaginant aller de mieux en mieux.

Aussi nous ne saurions trop engager les médecins à ne pas repousser un moyen aussi simple, moyen qui peut, dans bien des cas, leur donner des résultats inespérés.

Bien souvent d'ailleurs les médecins font inconsciemment de la suggestion. Selon le mot de Liebault (1) : « Ils connaissent la puissance de la pensée et la font réagir mais d'une manière empirique. « Pourquoi, écrit Montaigne (2), pratiquent les médecins avant main la créance de leur patient, avec tant de faulses promesses de sa guarison, si ce n'est à fin que l'effect de l'imagination supplée l'imposture de leur apozeme. Ils savent qu'un des maîtres de ce mestier leur a laissé par escript qu'il s'est trouvé des hommes à qui la seule veue de la médecine faisait l'opération. » Il est habile le médecin de son temps qui faisait aller un malade du ventre, en lui donnant le simulacre d'un lavement. On employait les formes accoutumées « sauf qu'il ne s'y faisait aucune injection ». Chacun sait que Dupuytren purgea une dame anglaise avec des pilules de mie de pain, en ayant soin de lui affirmer qu'elles contenaient un drastique

(1) Thérapeutique suggestive, p. 225. Paris, Doin, 1891.

(2) Essais, I, I, chap. XX.

violent. C'est lui qui, pour réduire une luxation, alors que l'on n'employait pas encore le chloroforme, souffletait ses malades, et, pendant qu'ils étaient en proie à l'émotion, remettait en place le membre luxé, sans qu'ils fissent résistance et souffrissent autant. Récamier, le seul peut-être après Braid et Durand (de Gros) qui ait sérieusement entrevu, au point de vue thérapeutique, les ressources de l'influence du moral sur le physique, faisait manger et digérer une côtelette sur simple affirmation, à une femme nerveuse qui, auparavant, vomissait tous ses aliments.»

Sans doute le rôle de la psychothérapie est seulement dévolu aux maladies fonctionnelles ; il est moins marqué et quelquefois nul dans les maladies organiques. Lorsqu'un organe est détruit, la suggestion, pas plus qu'un autre remède, ne peut exercer une influence salutaire. M. Bernheim dit à ce sujet : « Mais la clinique nous apprend ce fait d'une importance trop méconnue : c'est que la lésion fonctionnelle peut survivre à la lésion organique, c'est que le champ des troubles fonctionnels peut dépasser le champ de la lésion organique. » Et il donne l'exemple suivant :

« Un foyer d'hémorrhagie cérébrale a détruit une partie du corps opto-strié ; il en résulte une hémiplegie avec hémianesthésie sensitivo-sensorielle ; l'hémianesthésie persiste encore au bout d'un an ; la suggestion guérit en quelques jours cette hémianesthésie. La lésion n'avait pas détruit le tiers postérieur de la capsule blanche interne, le carrefour sensitif qui livre passage aux conducteurs de la sensibilité ; mais cet organe était dynamiquement frappé par lésion de voisinage ; le choc traumatique avait déterminé un ébranlement nerveux autour de la lésion, dépassant le champ de l'altération organique, comme une pierre jetée dans l'eau ébranle les molécules voisines dans une série de cercles concentriques. La stupeur fonctionnelle contiguë au traumatisme avait persisté, entretenant l'hémianesthésie : la suggestion appelant l'influx nerveux à travers les fibres nerveuses inertes, a permis aux impressions centripètes de se frayer de nouveau leur voie jusqu'aux centres de la perception. »

CHAPITRE II

Les adjuvants de la suggestion.

I. — On vient de voir quelle est l'importance de la suggestion en thérapeutique. Nous croyons en effet avoir démontré, dans le chapitre précédent, d'abord qu'il existe une médecine suggestive, ensuite que la suggestion entre plus ou moins comme appoint dans le traitement de presque toutes les maladies.

Dès lors, il serait évidemment très utile pour le praticien de pouvoir renforcer ou provoquer la suggestibilité des malades : c'est là un corollaire immédiat de toutes les considérations qui précèdent.

Mais existe-t-il des moyens d'obtenir pratiquement un pareil effet ? Oui sans doute, et l'on peut, selon nous, en distinguer de deux sortes.

1° Ceux qui manifestement n'ont pas d'autre rôle que de préparer la voie à la suggestion et d'en augmenter la puissance : On propose de les appeler les *adjuvants de la suggestion*.

2° Ceux qui opèrent peut-être au fond de la même manière que les précédents, mais sans que cela soit aussi évident, qui ont peut-être leur efficacité propre indépendamment de la suggestion, mais qui doivent cependant être rapprochés de la suggestion parce qu'ils paraissent agir comme elle en sollicitant et mettant en jeu les forces psycho-nerveuses de l'organisme : tels sont l'électricité (électro-thérapie), l'aimant (magnéto-thérapie), les métaux (métallo-thérapie), et une force

mal définie, mal connue, dont l'existence même est encore douteuse au point de vue scientifique : le magnétisme animal (biomagnétisme de Durand, de Gros, force neurique de Baréty). On propose de les appeler les *succédanés* de la suggestion.

Nous ne traiterons dans ce chapitre que des adjuvants de la suggestion.

II. — Il y a sans doute un certain nombre de personnes — et le nombre en est relativement plus grand qu'on ne le croit — qui sont suggestibles à l'état de veille, sans aucune préparation. Il suffit de leur affirmer, sur un ton d'autorité ou encore avec une suffisante insistance, qu'elles vont éprouver une certaine sensation, qu'elles sont incapables ou forcées d'accomplir certain mouvement, qu'une certaine modification se produira dans leur organisme, pour que l'effet affirmé se réalise, parfois même avec une rapidité qui tient du prodige. Si, avec Durand, de Gros, on convient d'appeler *hypotaxique* l'état inconnu du système nerveux qui le rend apte à subir l'influence de la suggestion, on peut dire que l'état hypotaxique est chez ces personnes un état naturel et permanent. C'est avec des malades de cette sorte que l'on observe des guérisons quasi-miraculeuses.

Mais une suggestibilité aussi complète est, il faut bien l'avouer, exceptionnelle. Chez la plupart des personnes, il est nécessaire de développer d'abord l'état hypotaxique pour que la suggestion soit efficace.

Or, jusqu'ici, le moyen le plus sûr de rendre le cerveau, le système nerveux, l'organisme tout entier perméable à la suggestion, peut-être même le seul moyen connu, c'est le sommeil provoqué ou *l'hypnotisme*. Nous verrons cependant qu'il en existe un autre, celui-là même que nous avons découvert et que nous décrirons plus loin. (V. Chap. IV. *Le diagnostic de la suggestibilité ou le procédé neuroscopique*).

On doit même remarquer que le phénomène de la suggestion ne fut d'abord considéré que comme une des circonstances

caractéristiques de l'hypnotisme. Ainsi Braid observe que « les patients montrent une sensibilité exagérée ou de l'insensibilité, une puissance musculaire incroyable ou la perte complète de la volonté, selon les impressions que l'on crée chez eux sur le moment. Ces impressions se produisent à la suite de suggestions auditives, c'est-à-dire provenant d'une personne en qui le patient a confiance, ou à la suite de quelque impression physique à laquelle il avait précédemment associé la même idée, ou bien encore par suite de la position, de l'activité ou du repos que l'on a communiqué à la personne et à certains groupes de muscles. En effet, on peut jouer avec de semblables patients, dans la phase appropriée du sommeil, comme sur un instrument musical, et leur faire prendre les rêves de leur imagination pour la réalité actuelle. Leur jugement et leur volonté sont tellement obscurcis, ils sont tellement soumis à leur enchanteur momentané et leur imagination est excitée à tel point, qu'ils voient, sentent et agissent, comme si toutes les impressions qui leur passent par la tête était la réalité ; ils sont pleins de ces idées ; ils en sont possédés et agissent en conséquence. » (1).

Ainsi, l'hypnotisme développe chez ceux qui y sont soumis une suggestibilité extraordinaire. Non seulement les suggestions qu'on leur fait se réalisent pendant l'hypnose même, si telle est l'injonction de celui qui la fait (*suggestions intra-hypnotiques*), mais, et c'est là un fait d'importance capitale au point de vue thérapeutique, elles peuvent se réaliser pendant un temps plus ou moins considérable après l'hypnose (*suggestions post-hypnotiques*). C'est ainsi que si l'on suggère à un paralytique — alors que la paralysie est liée à l'hystérie — qu'une fois éveillé, il pourra se servir de ses bras et de ses jambes, il conserve en effet pour un temps plus ou moins long l'usage de ses membres : ou encore en suggérant à une femme en état d'hypnose que ses règles seront retardées ou avancées, on

(1) *Traité du sommeil nerveux*. James Braid, traduit par le D. J. Simon. Paris, 1883.

obtient en effet, souvent même à jour et à heure fixes, le retard ou l'avance suggérés, etc., etc.

On peut encore obtenir cette même perméabilité de l'organisme à la suggestion en suggestionnant d'abord à l'état de veille et en provoquant ensuite le sommeil. C'est là une sorte de suggestion qu'on a proposé d'appeler *préhypnotique* (Docteur Stembo de Wilna, *Revue de l'hypn.*, 1893, p. 276).

Bien mieux, il semble que l'hypnose laisse après elle une disposition durable à subir l'influence de la suggestion, en ce sens que les personnes qui ont été déjà endormies une ou plusieurs fois sont par cela même devenues suggestibles, même à l'état de veille, du moins à l'égard de celui qui les a endormies. Il n'est plus nécessaire, pour réaliser dans leur organisme les effets désirés, de les replonger dans le sommeil : une simple affirmation faite avec autorité peut suffire.

Enfin, même une simple tentative d'hypnotisation qui n'aura pas produit le sommeil (soit à cause de son peu de durée, soit par l'effet de la résistance volontaire ou involontaire du malade) pourra cependant développer en lui la suggestibilité, comme l'a si bien prouvé Durand, de Gros, dans ses curieuses expériences (1).

La conclusion qui ressort de tous ces faits, c'est qu'en général, pour réussir à suggestionner utilement, il est bon d'endormir plus ou moins complètement le malade : l'hypnotisme (du moins dans l'état actuel de la psychothérapie) est le véhicule presque obligé de la suggestion.

Nous sommes ainsi amené à étudier les différents procédés par lesquels on peut produire l'état d'hypnose.

Mettons d'abord à part, pour y revenir ensuite, s'il y a lieu, tous les procédés qui, dans la pensée de ceux qui les emploient, supposent l'intervention d'une force objective émanée de l'opérateur et qu'on peut, avec leurs partisans, appeler ma-

(1) Cours théorique et pratique de Braidisme, par le Dr J. Philipps. Paris, 1860.

gnétique, le sommeil qu'ils produisent, ayant d'ailleurs, selon eux, des caractères spéciaux qui ne se retrouveraient pas dans celui qu'on obtient par d'autres moyens. Ne considérons ici que les procédés *hypnotiques*, les seuls qui aient encore été étudiés scientifiquement.

Ces procédés sont généralement divisés en deux classes, les uns, physiques, qui ont surtout été employés dans l'école de Paris, à l'exemple de Braid, les autres psychiques, qui sont surtout préconisés dans l'école de Nancy et dont il faut attribuer le premier emploi à l'abbé Faria.

On sait que Braid hypnotisa ses premiers sujets en leur faisant regarder fixement un objet brillant dans des conditions qu'il a lui-même indiquées.

« Prenez, dit-il (p. 32), un objet brillant quelconque (j'emploie habituellement mon porte-lancette) entre le pouce, l'index et le médius de la main gauche ; tenez-le à la distance de 25 à 45 centimètres des yeux dans une position telle, au-dessus du front, que le plus grand effort soit nécessaire, du côté des yeux et des paupières, pour que le sujet regarde fixement l'objet. Il faut faire entendre au patient qu'il doit tenir constamment les yeux fixés sur l'objet et l'esprit uniquement attaché à ce seul objet. On observe que, à cause de l'action synergique des yeux, les pupilles se contracteront d'abord ; peu après elles commenceront à se dilater, et, après s'être considérablement dilatées et avoir pris un mouvement de fluctuation, si les doigts indicateur et médius de la main droite, étendus et un peu séparés, sont portés de l'objet vers les yeux, il est très probable que les paupières se fermeront involontairement avec un mouvement vibratoire. S'il n'en est pas ainsi, ou si le patient fait mouvoir les globes oculaires, demandez-lui de recommencer, lui faisant entendre qu'il doit laisser les paupières tomber quand, de nouveau, vous porterez les doigts vers les yeux, mais que les globes oculaires doivent être maintenus dans la même position, et l'esprit attaché à la seule idée de l'objet au-dessus

des yeux. Il arrivera, en général, que les yeux se fermeront avec un mouvement vibratoire, c'est-à-dire d'une façon spasmodique. »

Au procédé de Braid se rattachent un certain nombre d'autres qui n'en sont que des modifications, par exemple celui des électro-biologistes américains, Grims et Dodd, qui consiste dans l'emploi d'un petit disque métallique, composé de zinc et de laiton, que le sujet tient lui-même dans sa main à la hauteur de la poitrine et qu'il doit regarder fixement pendant 15 ou 20 minutes ; celui du Dr Luys, qui consiste dans l'emploi d'un miroir à alouettes, mis en rotation par un mouvement d'horlogerie, etc.

On peut remplacer le point brillant par les yeux de l'opérateur, et ce procédé s'appelle surtout la *fascination*, nous verrons qu'il n'est peut-être pas au fond identique aux précédents, car il se peut que le regard ait une influence propre, dont nous essayerons plus loin de déterminer la nature.

Il y a encore d'autres procédés d'ordre physique fréquemment employés par les hypnotiseurs, surtout ceux de l'école de la Salpêtrière.

Ainsi on ferme brusquement les paupières du malade, et on maintient l'occlusion pendant quelques minutes, ou encore on comprime les globes oculaires, en imprimant aux paupières un mouvement rotatoire.

Certains sujets peuvent être endormis par des excitations brusques du sens de l'ouïe ou de la vue, comme par exemple, l'introduction subite de la lumière solaire ou de la lumière d'une lampe au magnésium dans une chambre obscure, un coup de tam-tam ou de gong, ou un coup de sifflet, les vibrations d'un fort diapason, etc. Mais nous croyons qu'on ne peut obtenir ainsi le sommeil que chez des sujets déjà préparés par de nombreuses hypnotisations antérieures.

M. le Dr Gibert, du Havre, a produit, pendant le sommeil chloroformique, des suggestions suivies de guérison qui semblent

prouver que ce sommeil, du moins pendant une de ses phases, présente les mêmes caractères que le sommeil dit hypnotique.

On sait aussi que l'on peut faire passer certaines personnes du sommeil naturel au sommeil hypnotique, soit en tenant une de leurs mains pendant un certain temps, soit en leur appliquant la main à l'épigastre ou sur le front, etc.

Toutes les manœuvres précédentes s'attaquent directement à l'organisme pour y produire une modification physique sans que l'intelligence et la volonté du sujet paraissent intervenir; au contraire les procédés psychologiques mettent d'abord en jeu une influence morale, celle de l'imagination et de la crédulité du sujet.

Voici la description qu'en donne Bernheim dans sa première édition :

« Je commence, dit-il, par dire au malade que je crois devoir avec utilité le soumettre à la thérapeutique hypnotique; qu'il est possible de le guérir ou de le soulager par le sommeil; qu'il ne s'agit d'aucune pratique nuisible ou extraordinaire; que c'est un *simple sommeil* qu'on peut provoquer chez tout le monde, sommeil calme, bienfaisant, qui rétablit l'équilibre du système nerveux, etc.; au besoin je fais dormir devant lui un ou deux sujets pour lui montrer que ce sommeil n'a rien de pénible, ne s'accompagne d'aucune expérience, et quand j'ai éloigné ainsi de son esprit la préoccupation que fait naître l'idée du magnétisme et la crainte un peu mystique qui est attachée à cet inconnu, surtout quand il a vu des malades guéris ou améliorés par ce sommeil, il est confiant et se livre. Alors, je lui dis : *Regardez-moi bien* et ne songez qu'à dormir. Vous allez sentir une lourdeur dans les paupières, une fatigue dans les yeux; ils clignent, ils vont se mouiller; la vue devient confuse, ils se ferment. Quelques sujets ferment les yeux et dorment immédiatement. Chez d'autres, je répète, j'accentue davantage, j'ajoute le geste, peu importe la nature du geste. Je place deux doigts de la main droite devant les

yeux de la personne et je l'invite à les fixer, ou bien avec les deux mains, je passe plusieurs fois de haut en bas devant ses yeux ; ou bien encore je l'engage à fixer les miens et je tâche en même temps de concentrer toute son attention sur l'idée du sommeil. Je dis ; « Vos paupières se ferment, vous ne pouvez plus les ouvrir, vous éprouvez une lourdeur dans les bras, dans les jambes ; vous ne sentez plus rien, vos mains restent immobiles, « vous ne voyez plus rien ; le sommeil vient ». et j'ajoute d'un ton un peu impérieux : « Dormez » ; souvent ce mot emporte la balance ; les yeux se ferment, le malade s'endort. »

On remarquera cependant que quelques actions physiques (fixation du regard, mouvements des mains) se joignent ici à l'action purement psychologique de la suggestion. C'est qu'en réalité il est presque toujours nécessaire de combiner les deux sortes de procédés.

Cependant l'école de Nancy prétend que tous les procédés au fond se ramènent au procédé psychique et doivent leur efficacité à la seule suggestion. « Tout peut réussir chez un sujet pourvu qu'il soit prévenu. C'est qu'un seul élément intervient en réalité dans tous ces procédés divers : la suggestion. Le sujet s'endort ou est hypnotisé lorsqu'il sait qu'il doit dormir, lorsqu'il a une sensation qui l'invite au sommeil, c'est sa propre foi, son impressionnabilité psychique qui l'endort.

...Les passes, les attouchements, les excitations sensorielles ne réussissent, je le répète, que lorsqu'elles sont associées à l'idée donnée au sujet ou devinée par lui qu'il doit dormir. »

Mais alors se pose un problème assez difficile à résoudre. Si c'est la suggestion qui, comme le prétend l'école de Nancy, est la cause unique et suffisante de l'hypnose, comment se fait-il que la suggestion elle-même ait le plus souvent besoin de l'hypnose pour produire les effets qu'on attend d'elle ? N'est-ce pas là une sorte de cercle vicieux ? En d'autres termes

est-ce l'hypnotisme qui est la cause de la suggestibilité ou est-ce la suggestibilité qui est la cause de l'hypnotisme?

« Si l'on veut conserver, dit Berhneim, le mot hypnose, état hypnotique, nous le définirons ainsi : état psychique particulier susceptible d'être provoqué, qui met en activité ou exalte à des degrés divers la suggestibilité, c'est-à-dire l'aptitude à être influencé par une idée acceptée par le cerveau et à la réaliser. » Mais de cette définition même ne semble-t-il pas résulter que l'hypnose est en effet un état particulier du cerveau qui a sans doute des rapports avec la suggestion et la suggestibilité, mais qui en est cependant distinct?

Nous partageons entièrement sur ce point l'opinion de l'école de Paris : nous croyons avec celle-ci que l'hypnotisme est un état nerveux, *sui generis*, qui peut parfaitement se produire en dehors de toute suggestion, bien que, nous le reconnaissons, la suggestion puisse, dans certains cas, le provoquer, surtout lorsque l'organisme en a déjà pris l'habitude. Par exemple un sujet a-t-il été endormi un très grand nombre de fois par la fixation du regard, il suffira de lui suggérer l'idée du sommeil pour qu'il s'endorme aussitôt au simple clignement d'œil de l'opérateur. Voici d'ailleurs des cas qui prouvent que certaines manœuvres, certaines sensations ont par elles-mêmes la propriété de produire l'hypnose indépendamment de toute suggestion.

« Je fis monter, dit Braid (p. 25), un de mes domestiques qui ne connaissait rien du mesmérisme et, dans les instructions que je lui donnai, je lui fis croire que son attention fixe m'était nécessaire pour surveiller une expérience chimique devant servir à la préparation d'un médicament. Cette recommandation lui était assez familière ; il n'en fut donc pas étonné. Deux minutes et demie plus tard, ses paupières se fermaient lentement, avec un mouvement vibratoire ; sa tête retomba sur sa poitrine, il poussa un profond soupir et fut instantanément plongé dans un sommeil bruyant. »

Le docteur Lajoie (de Nashua-New-Hampshire) rapporte le fait suivant :

« Je fus appelé, il y a 16 mois, auprès d'un enfant qui dormait depuis 20 heures; très alarmés, les parents me demandent ce que cela veut dire. Je réveillai l'enfant (12 ans) assez difficilement, en lui suggérant l'idée du réveil. Et ce garçon me montra sur la table une boule reluisante : « Je m'amusais à essayer de regarder le soleil qui donnait sur cette boule, je me suis fatigué et je ne me rappelle plus de rien, dit-il. » Il n'y a eu là évidemment pas de suggestion autre que celle inhérente à la fatigue (?) »

Un autre cas du même genre a été observé par le docteur Auguste Voisin. Il s'agit d'une jeune fille de 20 ans affectée d'attaques convulsives qu'il a hypnotisée par le moyen du miroir rotatif du docteur Luys sans aucune espèce de suggestion.

De même le docteur Crocq (1) raconte qu'il a hypnotisé une hystérique à l'hôpital de Molenbeck par la simple fixation du regard; on ne savait pas, dans cet hôpital, qu'il s'occupait de la question, et aucune manœuvre de ce genre n'y avait encore été provoquée. Cette malade a présenté, dès la première séance, le somnambulisme véritable avec insensibilité complète. « Il n'y a pas, dit le Dr Crocq, de suggestion inconsciente possible dans ces conditions », et il ajoute : « depuis lors, à tout instant, il m'est arrivé d'endormir, par la fixation d'un objet brillant, des sujets ignorant absolument ce qu'on leur voulait. »

Enfin l'hypnotisation des animaux s'explique bien difficilement dans l'hypothèse de la suggestion. Comme le dit M. le Pr Boirac (2), « lorsqu'on met un coq en catalepsie par le procédé du Père Kircher, en lui appliquant le bec sur une raie tracée à la craie sur un fond noir, il faut être fermement

(1) L'hyp. scientif., p. 251.

(2) Nouvelle Revue, N° d'oct. 1895.

résolu à se payer de mots pour attribuer à la suggestion un pareil effet. »

L'hypnotisme ne nous semble donc pas pouvoir se ramener à la suggestion : ce sont deux faits connexes mais distincts, et qui ne sont même pas nécessairement en proportion l'un de l'autre. On trouve en effet des individus qui sont suggestibles au plus haut degré et qu'on ne réussit pas cependant à hypnotiser ; et d'autre part on rencontre aussi parfois des individus qui s'hypnotisent avec la plus grande facilité et sur lesquels la suggestion n'a guère de prise. Toutes ces anomalies qui n'ont pas encore été étudiées d'assez près prouvent, ce nous semble, qu'il ne faut pas hâter d'identifier, comme on le fait trop volontiers dans l'école de Nancy, l'hypnotisme et la suggestion.

D'ailleurs le sommeil hypnotique peut aussi, indépendamment de la suggestion, produire des effets curatifs et avoir par conséquent une utilité thérapeutique.

Nous ne voulons pas parler ici de l'emploi de ce sommeil comme anesthésique, bien qu'il y ait peut-être lieu de regretter qu'on ne l'emploie pas plus souvent, dans bien des cas où il serait plus avantageux que le sommeil produit par l'éther ou le chloroforme. Il y a en effet toute une catégorie de malades — beaucoup plus nombreux qu'on ne le croit — chez lesquels le sommeil ou tout au moins l'insensibilité pourrait être obtenue par une hypnotisation plus ou moins profonde.

On sait que d'assez nombreuses opérations chirurgicales ont été pratiquées avec succès sur des malades plongés en somnambulisme. Citons en particulier le Dr Esdaile qui, à Calcutta, opéra, dans ces conditions, 270 malades. De nos jours même, plusieurs médecins n'ont pas hésité à employer l'hypnotisme pour faciliter le travail de l'accouchement ; ainsi les docteurs Dumontpallier et Mesnet rapportent plusieurs observations où ils ont réussi à supprimer par l'hypnotisme les douleurs de la parturition.

Nous avons fait nous-même, pendant le sommeil hypnotique, extraire, sans la plus légère douleur, de grosses molaires, à la plus grande satisfaction de nos clients.

Mais nous voulons plutôt parler de l'influence directe que le sommeil hypnotique peut avoir sur le cours de certaines affections; il semble en effet que dans certaines maladies nerveuses l'organisme retrouve des forces et se remet en équilibre sous la seule influence d'un sommeil profond.

Voici sur ce point les déclarations du docteur Luys (1) : « En résumé, on voit, d'après l'exposé des faits que nous venons de citer, que les procédés pour produire soit le grand, soit le petit hypnotisme, sont susceptibles de rendre des services indiscutables à la thérapeutique des maladies du système nerveux.

» On voit, en outre, qu'à mesure que les moyens d'hypnotisation se perfectionnent, le champ des actions hypnotiques s'étend plus loin; c'est grâce à ces moyens d'action nouveaux que j'ai pu pénétrer dans ce domaine jusqu'ici inexploré des maladies chroniques du système nerveux, les modifier heureusement, et amener ainsi, à bref délai, des guérisons aussi surprenantes que rapides et inattendues (paralysie agitante, tics choréiques, monoplégie, anesthésie, etc.).

» Ce qui caractérise encore cette nouvelle méthode de traitement et qui sollicite justement son application, c'est, je ne saurais trop le répéter, que non seulement elle est souvent efficace, mais encore elle *n'est pas nuisible*. Ce n'est pas une substance active, pesante et matérielle qui entre dans l'économie et y développe ses énergies propres. C'est un agent physique, inpondérable qui se manifeste d'une façon purement dynamique, dans l'intimité de la trame nerveuse et qui la pénètre à fond. Il se comporte comme les courants électriques, etc., sans déterminer de réactions douloureuses, et ne laisse

(1) Annales de Psychiatrie, janvier et février 1892.

comme traces de son passage que des effets sédatifs et bien-faisants, etc. »

Le même auteur cite encore un cas de paralysie agitante, un cas de tic nerveux avec sensation de vertiges, plusieurs cas d'hémiplégie et de paralysie guéris ou améliorés par un sommeil hypnotique prolongé sous l'emploi de la suggestion.

Si tous ces faits ont été bien observés, on peut en conclure que l'hypnotisme n'est pas seulement un des plus puissants adjuvants de la suggestion, mais que dans bien des cas, il en est aussi un succédané.

CHAPITRE III

Les succédanés de la suggestion

Tous les traitements que nous allons maintenant étudier doivent, selon l'école de Nancy, à la seule suggestion la plus grand partie de leur efficacité, sinon même leur efficacité tout entière. Cependant il ne nous paraît pas encore absolument prouvé que l'électricité, les aimants, etc., n'aient pas une influence propre, et comme ils réussissent en général dans les mêmes cas que la suggestion et que leur mode d'action ressemble fort à la sienne, nous croyons pouvoir les appeler les *succédanés* de la suggestion ; passons-les successivement en revue.

Le premier de ces traitements est l'électrothérapie. Il a été pour la première fois, appliqué aux maladies nerveuses par l'abbé Nollet et aujourd'hui beaucoup de médecins cherchent dans l'électricité un moyen de guérir un grand nombre d'affections qui ne sont même pas toutes d'origine nerveuse. Il faut avouer cependant que l'électrothérapie n'est encore accueillie qu'avec bien des hésitations et des réserves par les représentants les plus autorisés de la médecine. L'électricité reste encore pour nous, malgré les progrès de la science, une force quasi mystérieuse dont les effets physiologiques ne sont ni bien clairs, ni bien constants, et l'on comprend que le docteur Bernheim ait cru pouvoir attribuer à la seule imagination des malades les effets curatifs que lui attribuent ses partisans. Pourtant il n'est pas douteux, surtout après les belles expériences de M. d'Arsonval, que l'électricité n'ait sur le système

nerveux une action directe et très puissante. Il est vrai que cette action ressemble singulièrement par ses effets à celle de la suggestion, mais ce n'est pas une raison pour prétendre qu'elle n'en est point distincte. Peut-être, au contraire, la conclusion qu'il en faudrait tirer, c'est que la suggestion, dont la nature intime nous est d'ailleurs inconnue et que nous ne saisissons que par le côté subjectif, se ramène probablement au fond, soit à l'électricité, soit à l'agent nerveux dont les analogies avec l'électricité sont certainement très grandes.

Les avis sont aussi très partagés sur l'efficacité et le mode d'action de l'aimant au point de vue thérapeutique. D'une part, on rapporte que les aimants artificiels du Père Hell guérissaient des spasmes, des convulsions, des paralysies. Ceux de l'abbé Lenoble (1777), d'après les rapports d'Andry et de Thouret, avaient guéri 48 malades traités en leur présence : il s'agissait de maux de dents, de douleurs nerveuses de la tête, des reins, de douleurs rhumatismales, de névralgies de la face, de tics douloureux, de spasmes de l'estomac, de hoquets convulsifs, de palpitations, etc. Et ces effets ont été confirmés par d'autres observateurs, parmi lesquels on cite Marcellin, Hallé, Laennec, Alibert, Cayol, Chomel, Trousseau, Récamier, etc. En Italie, Maggiorani consacre à l'étude des effets thérapeutiques de l'aimant la plus grande partie de son activité et publie de remarquables travaux.

Enfin, l'école de la Salpêtrière, avec Charcot, Babinski, etc., constate expérimentalement l'influence de l'aimant sur le système nerveux des sujets en état d'hypnose, en particulier dans les phénomènes de transfert.

D'autre part, le Dr Bernheim écrit « ce que l'aimant produit, la suggestion simple le produit toujours, et je me suis demandé, si la vertu thérapeutique des aimants ne serait pas une vertu simplement suggestive... si la médecine des aimants ne serait pas autre chose qu'une médecine d'imagination ».

Et après avoir énuméré des pratiques diverses et plus ou moins bizarres employées jusqu'à nos jours pour guérir les maladies, il ne voit dans tout cela que la suggestion.

On peut certainement, par la suggestion, obtenir à peu près tous les mêmes effets qu'on obtient avec les aimants, et par suite, il est souvent bien difficile de dire, dans le traitement magnétothérapique, comme dans beaucoup d'autres, quelle est la part de la suggestion et quelle est aussi celle du traitement lui-même. Mais on n'a pas le droit d'en conclure, d'une manière générale, que la suggestion seule opère dans tous les cas.

Avec cette façon de raisonner, on pourrait tout aussi bien prétendre que le sulfate de quinine ne coupe pas la fièvre, que l'huile de ricin ne purge pas, que l'opium n'endort pas, attendu que ces mêmes effets peuvent être produits par de l'eau claire accompagnée de suggestion.

Or, il y a, croyons-nous, des faits qui prouvent que l'aimant, tout comme l'électricité dont nous parlions tout à l'heure, a une influence réelle indépendante de la suggestion quoique identique en nature.

Voici une expérience dont nous empruntons le récit à W. Hamond (1) de New-York et qui prouve, à ce qu'il nous semble, l'influence réelle de l'aimant sur l'organisme.

« Un monsieur, âgé de 30 ans, et d'une nature nullement impressionnable, découvrit son bras droit, à ma requête, relevant la manche de sa chemise jusqu'à l'épaule, et l'étendit de toute sa longueur sur une table. Je pris alors un mouchoir et lui bandai étroitement les yeux, lui exprimant le désir qu'il voulut bien me dire quelles sensations il ressentait dans ce bras au cours de l'expérience. L'ayant ainsi induit à concentrer son attention sur cette partie de sa personne, je tins un fort aimant en forme de fer à cheval, en contact presque immédiat au-dessus de sa nuque et à environ un pouce d'intervalle avec la peau.

(1) Annales de Psychiatrie, nov. 1894.

» Au bout de 32 secondes à ma montre, il dit : je ne sens rien du tout au bras, mais j'éprouve une étrange sensation d'engourdissement derrière le cou. Dix secondes après, il s'écriait : il semble maintenant que vous me promenez un verre ardent derrière le cou. J'enlevai l'aimant et lui demandai s'il ne sentait rien au bras. Non, répliqua-t-il, je ne crois pas.

» Tandis qu'il parlait, j'amenai vivement l'aimant au-dessus de sa tête et en même temps je lui frappai le bras avec un coupe-papier. « Je sens que vous me frappez le bras avec quelque chose, dit-il, mais l'engourdissement que je ressentais au cou a disparu et se trouve être maintenant juste au-dessus de ma tête. »

» J'éloignai alors l'aimant et je le fis mouvoir au-dessus du bras, de l'épaule au bout des doigts à la distance d'un pouce ou à peu près de la surface de la peau. Après deux ou trois passes de la sorte, il dit : maintenant je sens quelque chose au bras ; j'éprouve une sensation telle que si vous me piquez le bras avec des épingles, quoique cela ne me blesse nullement. Maintenant il me semble que le verre ardent me brûle légèrement tout le long du bras. »

D'autres modifications de l'expérience furent faites, et toujours avec un résultat semblable. Il était évident que l'aimant produisait des sensations irritantes sur les parties du corps où sa proximité n'était pas soupçonnée.

La métallothérapie paraît avoir été étudiée la première fois méthodiquement par le Dr Burq, dont les expériences furent pendant longtemps contestées, jusqu'au jour où une commission de la Société de biologie, dont faisaient partie les Drs Charcot, Luys et Dumontpallier, les eut contrôlées et en eût proclamé publiquement la haute valeur scientifique. Elle repose sur un ensemble de faits auxquels le Dr Burq a donné le nom de *métalloscopie*. Ces faits consistent en ceci que l'application d'un métal déterminé à la surface de la peau peut produire, chez certains sujets, le retour, la disparition ou le

transfert de la sensibilité, et souvent aussi des modifications correspondantes de la force musculaire et de la chaleur animale.

Le Dr Dumontpallier, qui devait se rallier plus tard aux doctrines de l'école de Nancy, n'en affirme pas moins, dans deux conférences faites en 1879, à l'hôpital de la Pitié, que les phénomènes métalloscopiques et métallothérapiques ne sont pas et ne peuvent pas être dus à la suggestion, ou, comme il disait alors, d'après les Anglais, à *l'attention expectante* : « Il est arrivé quelquefois, dit-il, que l'on a commis des erreurs dans les expériences et que l'on employait, sans le vouloir, un métal neutre au lieu d'un métal actif. Dans ce cas là on n'a rien obtenu. De plus M. Vulpian et moi nous avons fait une expérience dans laquelle, sans rien dire à la malade, nous avons pu substituer un métal neutre au métal actif. Dans ces conditions le phénomène ne s'est pas produit, et aussitôt que nous remplaçons le métal neutre par le métal actif le phénomène se produisait. » (1).

Les analogies de la métallothérapie avec l'électrothérapie ont été d'ailleurs reconnues par le Dr Dumontpallier.

« Nous avons constaté, dit-il, que quand nous appliquions nos plaques métalliques « nous déterminions des courants électriques » et d'autre part « nous avons fait l'expérience avec des courants faibles continus ou avec des courants intermittents » et nous avons vu que les courants électriques pouvaient donner des résultats analogues à ceux que nous avons obtenus par l'application des métaux. »

C'est encore de l'électricité ou plutôt du magnétisme qu'il faut rapprocher l'agent encore si peu connu auquel Mesmer attribuait les phénomènes désignés depuis sous le nom de magnétisme animal.

(1) *La métalloscopie, la métallothérapie ou le Burquisme*, par le Dr Dumontpallier, Paris, Delahaye, 1880.

Voir, pour le détail des expériences, les rapports faits à la Société de Biologie, années 1877-1878.

Voici quelques-unes des propositions du *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal* où se trouvent exposées, par Mesmer, les propriétés de cet agent :

9^e p. — « Il se manifeste particulièrement dans le corps humain des propriétés analogues à celles de l'aimant ; on y distingue des pôles également divers et opposés, etc... »

11^e p. — « L'action et la vertu du magnétisme animal ainsi caractérisées peuvent être communiquées à d'autres corps animés ou inanimés... »

23^e p. — « On reconnaîtra par les faits, d'après les règles pratiques que j'établirai, que ce principe peut guérir immédiatement les maladies des nerfs et médiatement les autres... »

On sait comment Mesmer appliquait en effet le magnétisme animal au traitement des maladies ; il opérait, ce semble, de deux manières : tantôt personnellement en touchant lui-même les malades avec les mains ou avec une baguette ou en leur faisant des passes ; tantôt au moyen du fameux baquet : en voici la description telle qu'on la trouve dans le rapport de Bailly : « Au milieu d'une grande salle où d'épaisses tentures ne laissent pénétrer qu'un jour fort adouci, se trouve une caisse circulaire, en bois de chêne, élevée d'un pied ou d'un pied et demi : c'est là ce qu'on nomme le *baquet*. Le fond de celui-ci est rempli d'une première rangée de bouteilles pleines d'eaux, ayant leur goulot au centre de la caisse, et supportant une deuxième rangée de vases semblables ayant seulement leur goulot tourné vers la circonférence ; toutes nagent dans l'eau qui remplit à moitié la caisse et dans laquelle sont immergés de la limaille de fer, du verre pilé et d'autres menus objets, sans que rien ne soit électrisé ou aimanté. L'eau, même, n'est pas nécessaire et l'on peut opérer à sec.

« Le couvercle est percé d'un certain nombre de trous, d'où sortent des branches de fer, coudées et mobiles, que les

malades doivent s'appliquer, en les saisissant avec leurs mains, sur les points dont ils souffrent.

« Dans un coin de la salle, un *piano-forte* ou un *harmonica* joue des airs sur des mouvements variés, surtout vers la fin des séances. On y joint quelquefois du chant. Les portes et les fenêtres bien closes, maintiennent dans la salle une demi-obscurité. Les malades se rangent en silence et en plusieurs rangs concentriques autour du baquet ; chacun a sa branche de fer ; et une corde passée autour de leurs corps les unit les uns aux autres. Les doigts se joignant à droite et à gauche, le pouce droit entre le pouce et l'index du voisin, forment une seconde chaîne destinée à compléter l'action réciproque des assistants ; alors, en effet, en pressant le pouce qu'on tient ainsi, l'impression reçue se transmet de gauche à droite et circule à la ronde. Tous ceux qui magnétisent ont à la main une baguette de fer, longue de dix à douze pouces. Si quelque patient demande à boire, on lui sert une limonade au citron, dans laquelle est dissoute de la crème de tartre. » Suit ensuite la description des effets éprouvés par les malades.

La méthode de Mesmer fut appliquée par de nombreux disciples, parmi lesquels on cite principalement Deslon et de Puységur ; plus tard, Deleuze, du Potet, Lafontaine, etc., pour ne citer que les noms les plus connus, employèrent, en la simplifiant, cette même méthode pour le traitement de toutes sortes d'affections, et l'opposèrent, non sans quelque exagération, à la médecine classique, ce qui n'était peut-être pas le meilleur moyen d'amener le corps médical à un examen bienveillant, ou simplement impartial de cette nouvelle thérapeutique.

Voici de quels procédés se compose en général le traitement magnétique. Ce sont les impositions des mains, les passes et les insufflations, etc. Un passage de Deleuze nous donnera une idée sommaire de la façon dont ils sont habituellement employés.

« Après vous être recueilli, prenez les pouces du malade entre

vos deux doigts, de manière que l'intérieur de vos pouces touche l'intérieur des siens, et fixez vos yeux sur lui. Vous resterez de deux à cinq minutes dans cette situation, ou jusqu'à ce que vous sentiez qu'il s'est établi une chaleur égale entre ses pouces et les vôtres; cela fait, vous retirerez vos mains en les écartant à droite et à gauche et les tournant de manière que leur surface intérieure soit en dehors, et vous les élèverez jusqu'à la hauteur de la tête, alors vous les poserez sur les deux épaules, vous les y laisserez environ une minute, et vous les ramènerez le long des bras jusqu'à l'extrémité des doigts, en touchant légèrement; vous recommencerez cette passe cinq ou six fois, toujours en détournant vos mains et les éloignant un peu du corps pour remonter : vous placerez ensuite vos mains au-dessus de la tête, vous les y tiendrez un moment, et vous les descendrez en passant devant le visage à la distance d'un ou deux pouces jusqu'au creux de l'estomac : là, vous vous arrêterez encore environ deux minutes, en posant les pouces sur le creux de l'estomac et les autres doigts au-dessous des côtes. Puis vous descendrez lentement le long du corps jusqu'aux genoux, ou mieux, et si vous le pouvez sans vous déranger, jusqu'au bout des pieds. Vous répéterez les mêmes procédés pendant la plus grande partie de la séance. Vous vous rapprocherez aussi quelquefois du malade de manière à poser vos mains derrière ses épaules, pour descendre lentement le long de l'épine du dos, et de là sur les hanches et le long des cuisses jusqu'aux genoux ou jusqu'aux pieds. Après les premières passes, vous pouvez vous dispenser de poser les mains sur la tête et faire les passes suivantes sur les bras en commençant aux épaules et sur le corps, en commençant à l'estomac, etc., etc. » Deleuze donnait encore de nombreux détails.

Les maladies qu'on peut guérir par ce traitement sont, au dire de ses partisans, très nombreuses et très diverses. D'après Deleuze, c'est dans les maladies aiguës les plus graves que

le magnétisme agit avec le plus de promptitude et d'efficacité ; il y opère, dit-il, vraiment des prodiges. Il donne aussi de nombreux exemples de guérison de maladies chroniques, mais on peut toujours se demander si le diagnostic de ces maladies a été fait selon les règles, il n'en reste pas moins certain que l'agent magnétique, de quelque façon qu'il opère, influe plus ou moins favorablement sur l'état de l'organisme, et qu'il y a lieu par conséquent d'admettre une thérapeutique magnétique, sauf à en déterminer les conditions et les limites avec plus de précision et de rigueur qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

Il faut avouer d'ailleurs que le mode d'action de tels procédés est bien obscur, bien énigmatique, et l'on comprend que l'école de Nancy n'ait voulu voir là qu'un simple effet de la suggestion. C'est ainsi que Liebeault et Bernheim, après avoir vainement essayé de guérir une femme de douleurs d'estomac par la suggestion directe, y réussirent par les passes, mais n'en tirèrent pas d'autre conclusion si ce n'est qu'ils avaient trouvé enfin le bon moyen pour la suggestionner.

Nous croyons qu'en effet, dans bien des cas, la suggestion ajoute son influence à celle du magnétisme ou même le remplace entièrement, mais nous croyons aussi que le magnétisme existe et qu'il a son efficacité propre ; nous dirons plus tard les raisons qui nous décident à le croire. S'il existe réellement, comment comprendre les effets curatifs qu'il paraît avoir ? On ne semble pouvoir les expliquer que par une hypothèse dans le genre de celle que nous allons esquisser.

Le système nerveux et l'organisme contiennent sans doute des forces dont un certain état d'équilibre est la condition même de la santé. Toutes les fois que cet équilibre est rompu, soit par la concentration ou la dispersion excessive de ces forces, il survient des désordres et la maladie apparaît. Il faudrait donc, pour guérir, rétablir l'équilibre.

Le système nerveux, ce grand régulateur de toutes les fonctions, tend plus ou moins à opérer ce rétablissement, mais il a besoin

d'être aidé, et cette stimulation, cette action nerveuse peuvent lui être apportées, soit du dedans par la suggestion, soit du dehors par le magnétisme. On ne peut en effet comprendre l'influence de la suggestion, si on ne voit dans celle-ci qu'une pure idée abstraite enfermée dans la conscience de l'individu ; elle doit correspondre objectivement à un processus cérébral et nerveux, par suite à une dépense de force qui se traduit finalement par un phénomène de dynamogénie ou d'inhibition.

Mais lorsque l'organisme d'un individu est trop affaibli, trop perturbé pour que cette action intérieure soit possible, pourquoi le secours ne viendrait-il pas d'un autre organisme ? Il se produirait alors, d'un individu à un autre, une sorte de transfusion nerveuse. Toute la question est de savoir si cette communication de deux systèmes nerveux distincts est possible, et c'est la question même de la réalité du magnétisme animal. Mais si elle est possible en effet, elle permet de comprendre les effets curatifs du traitement magnétique et elle justifie, pensons-nous, le rapprochement que nous avons fait de la suggestion et du magnétisme animal, en mettant le magnétisme animal au rang des succédanés de la suggestion.

CHAPITRE IV

Le diagnostic de la suggestibilité ou le procédé neuroscopique.

Puisque le médecin peut trouver dans la thérapeutique suggestive ou dans ses succédanés un puissant moyen d'action pour la guérison ou le soulagement d'un grand nombre de maladies, il aurait évidemment le plus grand intérêt à savoir quand il peut employer ce genre particulier de traitement. Il réussirait ainsi, dans bien des cas, d'une façon plus sûre et plus rapide, et c'est même là où les procédés de la thérapeutique ordinaire échouent que celle-ci est souvent la plus efficace.

Il n'est donc pas nécessaire d'insister sur l'utilité que pourrait présenter un diagnostic de la suggestibilité, c'est-à-dire un moyen pratique de s'assurer si le malade est sensible à la suggestion ou à l'un de ses succédanés.

Nous proposons d'appeler *Neuroscopie* la recherche du degré de suggestibilité des malades, comme on appelle sthétoscopie, laryngoscopie, rhinoscopie, otoscopie, etc., l'exploration de la poitrine, du larynx, du nez, des oreilles, etc.

Sans doute, il n'est pas possible d'explorer directement le système nerveux comme on explore ces différents organes, et à ce point de vue, on pourrait critiquer le nom que nous proposons ici, mais (en définitive) c'est bien à l'état du système nerveux qu'il faut rattacher la suggestibilité plus ou moins grande des malades, et par conséquent la recherche du degré

de suggestibilité est bien une exploration indirecte de ce système (1).

On sait combien il est important pour le médecin, avant de prescrire un traitement, de bien examiner l'état des organes de son malade. Or, de tous les organes du corps humain, il n'en est pas de plus important à connaître, de plus nécessaire à explorer que le système nerveux puisqu'il exerce son influence sur tous les autres organes, étant le grand régulateur de la vie physiologique et l'intermédiaire obligé entre celle-ci et la vie psychologique. Il n'est presque pas de maladie qui n'ait son retentissement dans ce système et dont on ne puisse, en agissant sur lui, modifier plus ou moins favorablement le cours. Aussi voudrions-nous convaincre tous les partisans de cette vérité, qu'avant d'entreprendre le traitement d'un malade, il serait bon de se rendre compte non pas seulement par l'auscultation de l'état de ses poumons ou de son cœur, mais encore, par un procédé que nous décrirons tout-à-l'heure, de l'état de son système nerveux, au point de vue particulier de la suggestibilité.

Ce qui a peut-être empêché jusqu'ici la médecine d'entrer dans cet ordre d'idées, ce sont les difficultés toutes particulières que présente ce genre d'exploration, outre que la puissance curative de la suggestion n'était pas encore très bien établie. Examinons en effet quels sont les moyens qu'on aurait pu essayer.

Le premier consisterait dans l'interrogation du malade : quels sont ses antécédents personnels, quelle est son hérédité au point de vue des affections nerveuses ou des accidents nerveux ? S'il résultait de cette enquête qu'on a probablement affaire avec un hystérique, un neurasthénique, en un mot à un névropathe, on en conclurait qu'il doit être suggestible et qu'on peut par conséquent lui appliquer le traitement psychothérapique ou ses succédanés avec des chances de succès. Il est

(1) On pourrait au besoin forger le mot *Neurexioscopie* (des mots grecs νεῦρον, nerf, ἔξις, manière d'être habituelle, σκοπεῖν examiner) qui échapperait à tout soupçon d'équivoque.

vrai que Charcot et toute l'école de Paris posent en principe que les hystériques et névropathes sont tous suggestibles et qu'on ne trouve de suggestibles que parmi eux. Mais cette assertion nous paraît loin d'être démontrée et nous croyons, avec l'école de Nancy, que la suggestion peut avoir des effets salutaires sur un très grand nombre de personnes indemnes de toute névrose, et d'autre part nous avons assez souvent rencontré des hystériques réfractaires à la suggestion.

Un second moyen, pour savoir si un malade est hypnotisable ou suggestible, ce serait sans doute d'essayer directement l'hypnotisme ou la suggestion ; mais nous voyons encore ici quelque difficulté. D'abord la plupart des personnes refuseraient de se laisser hypnotiser, simplement « pour voir » et d'ailleurs pour produire ses effets, la suggestion doit, le plus souvent, être employée sans avertissement préalable, c'est-à-dire sans qu'on dise expressément au malade : « Je vais vous faire une suggestion ». Il serait donc à craindre que, si on ne réussissait pas dans cette épreuve préparatoire, on diminuât par cela même la suggestibilité du malade et on fit ainsi échouer le traitement psycho-thérapique.

On pourrait chercher un troisième moyen dans l'emploi de certains appareils qui seraient comme des indicateurs, des enregistreurs de la suggestibilité. On en a proposé plusieurs : aucun ne paraît bien satisfaisant. L'esthésiomètre ne donne que des indications vagues et pour ainsi dire indirectes. Par exemple, de ce qu'un sujet n'est pas également sensible sur deux parties symétriques du corps, on en conclut qu'un certain défaut d'équilibre existe dans son système nerveux et par conséquent que sa suggestibilité est probable ; mais ce sont là des conclusions tirées d'un peu loin et forcément hypothétiques.

Le docteur Ochorowicz a inventé un petit appareil, l'*hypnoseope*, qui consiste en un tube d'acier aimanté que l'on se passe au doigt comme une bague. Tout individu qui éprouve

des sensations bien marquées de fraîcheur, d'engourdissement, etc., est, dit-on hypnotisable ou suggestible.

Cependant voici ce qu'en dit le Dr Crocq fils, dans son livre récent de l'*Hypnotisme scientifique*, p. 307 : « Quant à l'hypnoscope d'Ochorowicz, je n'ai jamais observé d'action bien constante : tout a toujours dépendu de l'auto-suggestion ; les malades qui s'imaginaient devoir ressentir quelque chose réagissaient parfaitement ; les autres ne présentaient aucun phénomène. »

Un procédé plus ou moins analogue à l'emploi de l'hypnoscope est celui que signale le Dr Paul Joire dans son *Précis de Neuro-hypnologie* ; il est fondé sur un phénomène assez intéressant. « On le dévoile, dit le Dr Joire, au moyen d'une pointe, métallique de préférence, comme une branche de ciseaux ou de compas, tout autre objet légèrement pointu comme un crayon, un morceau de bois ou de baleine taillé en pointe, donnent aussi des résultats analogues, quoiqu'un peu moins accusés. »

« Dans ces conditions, le phénomène se produit, même à l'état de veille, chez un certain nombre de sujets, et se révèle avec une intensité beaucoup plus grande dans le sommeil hypnotique. Si, en tenant un de ces instruments entre les doigts, à la manière d'une plume à écrire, on en dirige la pointe entre les deux yeux d'une personne que l'on soumet à l'expérience, celle-ci perçoit, exactement dans le point visé par l'instrument, une sensation de fourmillement et de pesanteur bien accusée. Quand on a obtenu cette première sensation, en laissant pendant quelques secondes l'instrument immobile à une petite distance de la surface cutanée, on peut, en le maintenant toujours à la même distance et le promenant lentement dans diverses directions, le présenter successivement en regard des différents points du visage et même des différentes parties du corps, chez les personnes les plus sensibles. Le sujet, à qui on aura fermé les yeux depuis le commencement de l'expérience, pourra suivre exactement tout le trajet parcouru par

la pointe et, à tous les instants, préciser exactement le point en regard duquel on aura arrêté l'instrument. »

« La distance à laquelle cette sensation peut être perçue, de même que l'étendue de la surface sensible, varie essentiellement avec la sensibilité nerveuse de la personne en expérience ; et c'est même là un bon moyen pour reconnaître rapidement à quel degré une personne sera hypnotisable. Nous avons trouvé, en moyenne, que la distance sensible varie de un à dix centimètres ; de sorte qu'il est peu de personnes, pour peu qu'elles soient hypnotisables, chez lesquelles ce résultat ne puisse être obtenu, en tenant la pointe à environ un centimètre de la surface de la peau. Quant à la sensibilité comparée des différentes régions, nous l'avons trouvée développée au plus haut point entre les deux yeux, puis sur le front et les autres parties du visage, ensuite la poitrine, la face palmaire des mains, les bras, le cou, etc... Cette sensibilité spéciale se développe et s'accroît parallèlement à la sensibilité hypnotique et comme elle par l'exercice. »

Le Dr Baraduc prétend aussi que l'on peut mesurer la sensibilité nerveuse des individus au moyen d'un appareil connu sous le nom de *Magnétomètre* de l'abbé Fortin. « Il se compose d'un fil de cocon de 0^m25 cent. environ de longueur, *très fin*, non tordu, fixé en haut à un plateau de verre et terminé en bas par une aiguille de fil de cuivre recuit, autour de laquelle le fil de coton vient s'enrouler sur la partie médiane sans aucune ligature ou boucle à cet endroit. Le cadran, divisé en 360 degrés, surmonte une bobine de fil fin, entourant un petit cylindre en verre. Le tout est contenu dans un cylindre en verre de diamètre suffisant, destiné à isoler l'appareil de tout courant d'air et de la chaleur ; c'est à travers ce cylindre que les phénomènes d'attraction et de répulsion ont lieu, sans qu'il y ait contact, par les doigts placés à 0^m05 cent. du cylindre. L'appareil est mis dans un coin sur une planchette triangulaire, fixée dans l'angle dièdre de deux murs épais

qui ne peuvent être ébranlés par la trépidation des voitures; l'angle dièdre est dans une obscurité relative, de telle façon que le radiomètre de Crookes ne soit pas impressionné et que la chaleur solaire n'y arrive pas directement. »

« L'appareil est orienté dans la ligne sud-nord, de façon à ce que cette ligne passe par le plan médian du corps de la personne observée; ses bras sont appuyés contre le mur, ou mieux, soutenus par des accoudoirs comme M. le professeur Richet en a fait installer dans son laboratoire; la personne présente l'extrémité digitale de la main, soit droite, soit gauche, à une des extrémités de l'aiguille, de telle façon qu'à travers la convexité du verre le plan de la main soit perpendiculaire au plan de l'extrémité de l'aiguille. »

La durée de l'observation est de deux minutes ou cent vingt secondes; on observe l'écart ou l'angle chiffré par le nombre de divisions, dès que l'aiguille a décrit dans le sens attractif ou répulsif tout son cours, et qu'elle s'est *fixée* dans un point différent de celui où on l'avait observée avant l'expérience. Quel que soit le sens du mouvement produit, l'allure de ce mouvement est différente suivant les personnes; tantôt très lente à la fin des deux minutes, tantôt très rapide au début, ou présentant des oscillations, c'est-à-dire donnant, dans l'unité de temps, une attraction et une répulsion; tantôt restant après l'opération plus ou moins fixée au point obtenu, ou revenant de suite au point qu'elle occupait primitivement: l'aiguille reflète d'une façon mathématique le mouvement qui se produit en nous, comme allure, comme chiffrage, et donne une formule biométrique *bien particulière* à chaque personne. »

Malheureusement les indications de cet appareil n'ont encore été étudiées que par un seul observateur et l'interprétation n'en est pas toujours bien sûre.

Aucun des procédés que nous venons d'énumérer ne remplit donc toutes les conditions désirables. Il faudrait en trouver un qui fut d'un emploi très simple, très facile, qu'on pût même

appliquer aux malades à leur insu ou du moins sans éveiller chez eux aucune appréhension et qui cependant donnât des indications suffisamment sûres et précises.

Ce procédé nous croyons l'avoir découvert ; il repose sur un fait physiologique inconnu avant nous, très curieux, très intéressant à étudier, quoique l'explication nous en paraisse assez difficile, et que nous allons décrire ici.

Nous prions la personne que nous voulons soumettre à ce procédé de se tenir debout devant nous ; nous plaçant alors derrière elle, nous lui appliquons légèrement les deux mains ouvertes sur les omoplates, le plus près possible de leur bord spinal, les doigts aboutissant vers le tiers interne de la fosse sus-épineuse.

Le plus souvent, après 30 à 40 secondes d'imposition, le patient, que nous n'avons nullement prévenu des effets que nous cherchons à produire, éprouve une sensation de chaleur plus ou moins vive et qui ne tarde pas à se propager dans tout le dos. D'autres fois ce sont des frissons qu'il ressent dans la même région avec une sorte de pesanteur sur les épaules, ou d'autres fois encore une impression de froid glacial.

Parfois enfin, aucune sensation ne se produit, tant que les mains restent appliquées. Mais dans tous les cas, du moins lorsque nous avons affaire à un sujet impressionnable, suggestible, au moment même où nous retirons nos mains, il se sent fortement attiré en arrière, et cette attraction est souvent si soudaine et si irrésistible qu'il en perd l'équilibre et qui, si nous ne le soutenions pas, il tomberait tout d'une pièce. Ce qui est peut-être plus extraordinaire, c'est que ce même phénomène d'attractions se produit encore sans contact, lorsque nous présentons nos mains vis-à-vis des omoplates à une distance qui peut varier de 5 centimètres à 1 mètre ou même davantage. Malgré la distance le sujet croit sentir la chaleur rayonnée par nos mains, et chaque fois que nous nous déplaçons lente-

ment en arrière, il a l'illusion de fils qui le tirent dans notre direction.

Nous n'avons pas besoin de dire que tous ces effets s'obtiennent à travers les vêtements et par conséquent sans faire déshabiller le sujet.

Comme on le voit, ce procédé peut s'appliquer au malade sans soulever chez lui la moindre appréhension, sans qu'il se doute même de ce qu'on lui veut. Il s'y prêtera aussi volontiers qu'aux procédés de l'auscultation ou de la percussion.

Comment avons-nous été amené à découvrir le fait physiologique qui sert de base à ce procédé ?

Il faut bien le dire, cette découverte, si c'en est une, nous la devons au hasard ; qu'on nous permette ici de raconter ce détail.

Un jour, en 1878, nous nous promenions dans les environs d'Orange avec un de nos amis, M. A. de M., âgé d'une cinquantaine d'années. Nous étions arrêtés au bord d'une route, pour observer les allées et venues d'un insecte. Comme il était penché devant nous, un mouvement involontaire nous fit appliquer la main droite sur ses épaules, près de la nuque. Aussitôt il se retourna brusquement en disant « retirez donc votre main, vous me brûlez avec votre cigarette ». Il nous fut facile de lui prouver que nous n'avions aucune cigarette à la main et, pour mieux le convaincre de son erreur, nous appliquâmes la main une seconde fois. Il se plaignit encore d'éprouver une brûlure, et au moment où notre main quittait ses épaules, nous le vîmes, avec surprise, chanceler et tomber presque en arrière.

Curieux de vérifier un fait qui nous paraissait si étrange, notre premier soin fut de demander au frère de M. A. de M., qui dirigeait une grande fabrique de papier, l'autorisation d'essayer cette singulière action de la main sur ses ouvriers. Près de deux cents sujets, hommes et femmes, furent ainsi mis à notre disposition.

Sur une cinquantaine environ que nous avons expérimentés, 30 présentèrent, à des degrés divers, les mêmes phénomènes que M. A. de M.

Des recherches ultérieures nous apprirent que toutes les personnes qui réagissaient ainsi sous l'influence de l'application de la main étaient aussi suggestibles ou même hypnotisables à différents degrés.

Telle est donc la première utilité de ce procédé. C'est un moyen de diagnostiquer la plus ou moins grande suggestibilité des individus. Mais il en a une seconde qui n'est peut-être pas moins importante : c'est aussi un moyen de développer la suggestibilité d'une façon très rapide et efficace.

Il suffit, pour obtenir cette deuxième série d'effets, de continuer l'application de la main à peu près dans les mêmes conditions, en prolongeant simplement la durée et en variant les points d'application. Tout se passe alors comme si on hypnotisait le sujet, mais avec cette différence capitale qu'en réalité on ne l'endort pas, car il garde toute sa conscience, toute sa raison, toute sa volonté, et une fois sorti de cet état, il se souvient de tout ce qu'il a pu faire ou ressentir.

Une autre supériorité de ce procédé sur les procédés classiques d'hypnotisation, c'est, si nous pouvons le dire, son élégante simplicité. Nul besoin ici de fatiguer le sujet par la fixation du regard, de l'astreindre à une position inconfortable ou ridicule et, ce qui n'est pas moins précieux, nulle conséquence pénible ou dangereuse à redouter pour les suites de l'expérimentation.

L'état particulier qu'on peut déterminer, chez un grand nombre d'individus, par l'emploi de ce procédé, peut être envisagé à deux points de vue distincts, d'abord au point de vue purement expérimental, ensuite au point de vue thérapeutique.

Voici la série d'expériences qu'on peut réussir en modifiant plus ou moins notre procédé fondamental.

Une fois qu'on a reconnu l'impressionnabilité du sujet,

s'il oppose peut-être inconsciemment une certaine résistance et qu'on veuille développer sa suggestibilité, il est bon alors de titiller rapidement avec la pointe des doigts, puis de malaxer les muscles trapèze et sus-épineux, et à ce moment, si on retire lentement les mains, le sujet ne tarde pas à reculer comme attiré par l'opérateur. Pour l'entraîner tout-à-fait, il suffit d'appliquer les mains à plusieurs reprises et de recommencer à titiller et malaxer les muscles de cette région.

On pratique ensuite une légère friction sur l'épine dorsale et on arrête la main sur la région sacrée où on la laisse une ou deux minutes. Les sujets un peu sensibles ne tardent pas à accuser des fourmillements dans les membres inférieurs, de la faiblesse dans l'articulation du genou, des tremblements nerveux plus ou moins apparents se transformant, chez ceux qui résistent beaucoup, en trépidations épileptoïdes et finissant, bon gré mal gré, par les faire tomber sur leurs genoux.

Pour combattre plus efficacement toute résistance, on peut pratiquer une sorte de massage sur les muscles fessiers, en comprimant légèrement les nerfs sciatiques à leurs points d'émergence.

Quand on est arrivé, par ces manœuvres, à développer la suggestibilité d'un sujet, et cela demande quelquefois trois ou quatre minutes seulement, on n'a plus besoin du moindre contact pour produire la plus grande partie des phénomènes considérés jusqu'ici comme nécessairement liés au seul hypnotisme, à savoir : contractures, paralysies, mouvements involontaires, anesthésie, hyperesthésie et suggestions diverses. Et toutefois, insistons sur ce point qui est important, le sujet ne dort nullement, il répond à toutes les interpellations, résiste de son mieux, se rend parfaitement compte de tout ce qu'il est obligé de faire; mais, malgré tous ses efforts, il ne peut se soustraire à l'influence de l'opérateur.

Nous ne croyons pas utile d'énumérer ici toutes les suggestions qu'on peut réussir à ce moment-là; elles sont d'ailleurs

identiques à celles que pratiquent tous les hypnotiseurs, sauf qu'on les produit dans ce cas chez des sujets entièrement éveillés et n'ayant encore jamais été endormis. Notons cependant que si on voulait produire le sommeil, rien ne serait plus facile. Le sujet étant amené à ce point de suggestibilité il suffirait de lui appliquer une main sur le front et l'autre sur l'occiput pour le plonger dans un sommeil profond.

L'état de suggestibilité développé par ce procédé peut-il être utilisé pour le traitement des maladies? *A priori* il semble probable qu'on peut répondre affirmativement, car si on peut suggérer la paralysie ou la contracture à un sujet sain, une fois qu'il a été entraîné par l'application prolongée de la main sur ses omoplates, pourquoi ne pourrait-on pas suggérer de même à un sujet malade la résolution d'une contracture, la disparition d'une paralysie ou tout autre effet du même genre? Mais nous avons mieux ici à présenter que des hypothèses plus ou moins logiques.

Il nous a été donné, dans plusieurs circonstances, de tirer partie de la suggestibilité que nous avons développée chez certains individus, pour les guérir de diverses affections.

M^r S..., coiffeur, demeurant à Avignon, rue Philonarde, âgé de 53 ans, avait totalement perdu la vue. Les médecins qui l'avaient examiné hésitaient sur le diagnostic exact. Les uns attribuaient sa cécité à une irido-choroïdite, les autres à une atrophie des nerfs optiques: nous n'étions pas apte alors nous-même à diagnostiquer son cas. Quoiqu'il en soit, les divers traitements essayés n'ayant point amélioré son état — il était aveugle depuis 4 mois — il s'adressa à nous en désespoir de cause.

Nous essayâmes notre procédé, la première fois, le 10 mai 1879. A la première séance, il put distinguer vaguement la couleur des rideaux qui ornaient les fenêtres de notre cabinet. Nous continuâmes nos opérations les jours suivants, et l'amélioration se manifestait chaque fois. Huit jours après il

pouvait venir chez nous sans guide, et trois semaines nous suffirent pour le guérir entièrement. Le malade put donc reprendre son métier et, l'ayant revu 5 ans après, nous le trouvâmes en aussi bon état que lorsque nous l'avions quitté.

Chez M. S..., le sommeil nerveux ne fut jamais produit et ce n'est pas la foi qu'il avait en notre procédé ou à la suggestion qui le guérit, car sa confiance était plus que limitée.

M. Ch. C..., professeur au lycée de X..., 35 ans, atteint d'anémie cérébrale lente, ne pouvait plus faire sa classe. S'il était obligé de lire un instant, il était aussitôt pris de vertiges violents et, si à ce moment il ne s'asseyait pas ou s'il ne se maintenait pas à un meuble quelconque, il tombait par terre — cela lui était arrivé plusieurs fois. — Il ressentait les principaux symptômes de l'anémie cérébrale lente : vertiges, nausées, défaillance, trémulation musculaire, grande impressionnabilité des sens et surtout une torpeur physique et intellectuelle considérable. Cet état de chose durant, il était obligé de quitter l'enseignement et par conséquent de perdre sa position.

Après avoir en vain, pendant plusieurs mois suivi diverses médications, il eut recours à l'hypnotisme.

Nous le soumîmes à notre procédé, et, après deux mois de traitement, il était guéri.

M. Ch. C. put ainsi rester dans l'enseignement et faire ses cours sans la plus légère fatigue.

La suggestion ne paraissait pas avoir prise sur lui ; il n'éprouvait, sauf une légère chaleur à la nuque, aucune sensation bien déterminée : malgré cela la guérison fut durable et aujourd'hui, après 16 ans, M. Ch. C. continue à être dans un excellent état de santé.

A l'asile St-Robert, près de Grenoble, un jeune homme, âgé de 24 ans, le nommé T..., interné depuis environ deux ans, était atteint d'une affection nerveuse mal déterminée avec délire des grandeurs : il s'imaginait être colonel d'un régiment de ligne et, à ce titre, s'affublait d'un grand nombre de

« décorations bizarres » faites, soit avec des sous troués, soit avec des morceaux de carton. Ce malade avait été impliqué dans une affaire d'anarchisme et condamné à quelques mois de prison; il était déjà déséquilibré.

Au point de vue plastique, c'était un beau jeune homme, un Antinoüs doublé d'un athlète.

M. le Dr Dufour, médecin en chef de l'établissement, que nous connaissions déjà, nous invita à essayer notre procédé sur quelques-uns de ses pensionnaires. A la première séance, le jeune T... éprouva tous les effets que présentent ordinairement les personnes très impressionnables : attraction irrésistible, contracture musculaire et paralysies diverses, etc.

Pendant l'expérimentation, on voyait le sujet surpris, ahuri même des phénomènes que nous produisions sur lui; il résistait pourtant de toutes ses forces, mais il était forcé d'obéir à toutes nos suggestions. Lui ayant, à un moment donné, appliqué une de ses mains sur le bureau de M. Dufour et l'ayant immobilisée, fixée sur le dit bureau, comme il ne pouvait, malgré ses efforts, retirer sa main, d'un mouvement rapide de sa main libre il ouvrit le tiroir du bureau, croyant qu'il y avait dedans une machine électrique et que la paralysie de sa main était due à cette machine. Ne trouvant pas dans le tiroir ce qu'il cherchait, il resta un moment tout pensif : il essayait de chercher la cause du phénomène nouveau et incompréhensible pour lui. Le voyant ainsi préoccupé, nous voulûmes agir sur son esprit et lui rendre la raison. En conséquence, nous lui suggérâmes de se rappeler ce qu'il était et de nous le dire. Après quelques instants de réflexion, il parut sortir d'un rêve et il nous dit : « Mais je m'appelle T... et je suis mécanicien... » — Mais, n'êtes-vous pas soldat, colonel même d'un régiment ? Il nous regarda étonné et il nous demanda si notre question était sérieuse. Nous répondîmes affirmativement et, lui désignant ses « décorations » nous lui demandâmes ce qu'elles signifiaient et où elles avaient été gagnées, s'il n'était pas colonel. Il regarda

sa poitrine et vivement arracha ses « pseudo-décorations » demandant pourquoi et comment ces « choses » étaient là ; il paraissait rêveur. Nous le tirâmes de sa rêverie par de nouvelles expériences.

M. le Dr Dufour continua les suggestions et, un mois après, le malade sortait guéri de la maison dans laquelle il avait séjourné deux ans.

Ici encore, le sommeil nerveux ne fut jamais produit, et c'est avec notre simple procédé que le malade recouvra sa raison.

Nous pourrions aisément multiplier les exemples, mais ces résultats sont trop connus — qu'ils soient dus à un procédé ou à un autre — pour que nous en citions un plus grand nombre.

Ainsi, comme on le voit, le procédé *neuroscopique* peut servir non seulement à diagnostiquer les personnes suggestibles, mais encore à développer chez elles une suggestibilité qui leur permettra de bénéficier du traitement psycho-thérapeutique.

Or, le nombre de personnes sensibles à l'action de ce procédé est beaucoup plus considérable qu'on ne serait d'abord tenté de le croire. Nous avons personnellement expérimenté sur plus de dix mille individus des deux sexes et de tous les âges : nous en avons trouvé en moyenne 50/100 sur lesquels ce procédé produisait des effets plus ou moins marqués et 25 o/o chez lesquels il révélait et développait, presque instantanément, une suggestibilité extraordinaire.

On voit combien sont nombreuses les personnes qui peuvent, le cas échéant, devenir justiciables du traitement psycho-thérapeutique.

CHAPITRE V

Théorie du procédé neuroscopique

Nous avons décrit dans le chapitre précédent le procédé par lequel on peut mettre à l'épreuve et même développer la suggestibilité des malades. Mais si cette description peut suffire au point de vue technique, il est sans doute indispensable, au point de vue scientifique, de chercher à comprendre le mode d'action de ce procédé, de le rattacher aux données de la physiologie, en un mot d'en faire la théorie. Nous ne nous dissimulons pas que c'est une très difficile entreprise; aussi ne proposons-nous les considérations qui vont suivre que comme des hypothèses plus ou moins appuyées par les faits et qui demandent à être vérifiées plus complètement par une nouvelle série de recherches expérimentales.

L'explication la plus simple paraît être, tout d'abord, d'attribuer l'effet produit à la suggestion. En général, lorsque nous avons employé nous-même notre procédé, nous nous sommes abstenu de faire connaître au sujet notre intention par la parole, mais ne pouvait-il la deviner? En appliquant les mains sur son dos, l'opérateur, dira-t-on, suggère au sujet l'idée qu'il est en équilibre; quand les mains se retirent, le sujet se suggère à lui-même la perte d'équilibre et l'attraction.

Il se peut qu'en effet cette explication suffise dans certains cas, mais il ne nous semble pas possible qu'elle rende compte de tous les cas. Tout d'abord, il nous est souvent arrivé d'attirer des sujets à distance sans que nos mains eussent

pris contact avec leurs omoplates. Comment dans ces conditions auraient-ils pu deviner que nous voulions les attirer ? On dira peut-être qu'ils connaissaient en tout cas notre présence derrière leur dos, mais nous pouvons certifier que nous avons plusieurs fois obtenu ce même effet à l'insu des personnes sur lesquelles nous agissions ainsi.

Nous nous permettrons ici de citer quelques faits personnels.

Au mois de janvier 1887, nous trouvant à Angers, où nous avions fait déjà de nombreuses démonstrations, nous avons, dans un cercle de jeunes gens, fréquenté surtout par les étudiants, en présence de plusieurs médecins, professeurs de l'Ecole de médecine de cette ville, fait sur deux de ces messieurs, les expériences suivantes :

En état complet de veille, sur des sujets n'ayant jamais été endormis, et après leur avoir bandé les yeux, nous avons à volonté produit l'attraction ou la répulsion, la flexion des genoux, la marche en avant ou en arrière, sur l'ordre écrit — afin d'éviter toute suggestion — des médecins présents : nos expériences réussirent chaque fois.

Ici même, à l'hôpital Lariboisière, alors que nous étions stagiaire dans le service de M. le Docteur Gouguenheim, nous avons obtenu les mêmes effets sur M. I., externe de service. M. I., les yeux bandés et absolument éveillé, sentait très bien lorsque nous voulions le faire avancer ou reculer, de même lorsque nous voulions le faire mettre à genoux ou le forcer à s'asseoir, et cela sans la moindre suggestion verbale.

Dans bien d'autres occasions, nous avons agi sur des personnes éveillées, ayant l'esprit occupé à autre chose et ne pouvant se douter de ce que nous cherchions à faire. Nous pouvons affirmer que deux fois sur dix le résultat était concluant.

Est-ce à dire qu'on peut obtenir facilement ces phénomènes ? Nous ne le pensons pas parce que les sujets aptes, éminemment sensibles, se trouvent rarement ; mais il s'en trouve et on

n'a qu'à essayer pour se convaincre que nous n'avancions rien d'impossible ; seulement, pour réussir, il faut s'armer d'une certaine dose de patience et ne pas reculer devant les succès.

Ne pourrait-on tirer une seconde preuve des faits d'attraction exercés au travers d'intermédiaires ? Soit, par exemple, deux individus A et B. L'un A, qui réagit avec force sous l'influence de notre procédé ; l'autre B, qui ne réagit pas. Nous prions A d'appliquer ses mains sur les omoplates de B, et nous appliquons nous-même nos mains sur les épaules de A.

Chaque fois que nous les retirons, A reste immobile, B est attiré. L'expérience peut ne pas toujours réussir en ce sens que l'influence ne se transmet pas chaque fois du premier au second individu ; mais elle réussit assez souvent pour qu'il n'y ait pas de doute sur la réalité du phénomène.

Donc nous croyons pouvoir conclure que la suggestion n'est pas la cause suffisante des effets produits par ce procédé.

Quel que soit le rôle que le cerveau du sujet peut jouer dans tous ces phénomènes, il y a certainement une action périphérique exercée par l'opérateur.

Ici deux problèmes se posent qu'il nous faut examiner successivement :

1° Sur quoi s'exerce cette action ?

2° Quel est l'agent qui l'exerce ?

La région sur laquelle on peut, par l'application des mains, produire les effets que nous avons décrits, s'étend depuis la nuque jusqu'au bas de la colonne vertébrale, mais les trois points principaux d'application sont situés : 1° sur la nuque, immédiatement au-dessous du cervelet ; 2° à la hauteur de la troisième vertèbre lombaire et 3° sur les omoplates à égale distance de la deuxième dorsale.

La main de l'opérateur, au travers des vêtements, exerce sur la peau, dans les points indiqués, une très légère pression et il se fait un échange de chaleur entre les deux surfaces mises en contact. Il ne paraît pas douteux que si la peau

du sujet subit une influence, c'est grâce aux papilles nerveuses sensibles qui viennent s'épanouir dans toutes les cellules épidermiques.

Toutes ces ramifications nerveuses se rattachent aux nerfs rachidiens. Nous savons que ces nerfs sont mixtes : les racines antérieures sont motrices ou centrifuges, les racines postérieures sont sensibles ou centripètes. Les fonctions de ces troncs mixtes formés par l'union des deux sortes de racines, ne consistent pas seulement dans la répartition de la sensibilité et du mouvement aux diverses parties du corps. Les fibres à conduction centripète transmettent, en plus des sensations générales, les impressions tactiles et excito-motrices. Les fibres à conduction centrifuge sont non seulement motrices, mais encore vasomotrices, sécrétoires, trophiques. Mais quoique dans ces nerfs, la conductibilité existe dans les deux genres de fibres, il n'en est pas moins certain que l'excitation quelle qu'elle soit, produite par l'application de nos mains — la chaleur peut-être — provoque chez les personnes hypnotisables une action réflexe suffisante pour l'obtention des phénomènes neuroscopiques.

C'est par l'intermédiaire de ces nerfs que l'expérimentateur développe deux sortes d'effets : 1° des sensations ; 2° des mouvements.

On rencontre il est vrai quelques sujets qui prétendent n'éprouver aucune sensation spéciale et qui ne semblent avertis de l'action exercée sur eux — surtout quand on agit à distance — que par les mouvements involontaires qu'on leur imprime, mais c'est là un cas exceptionnel. Il est d'ailleurs permis de supposer que les mouvements observés s'accompagnaient chez eux de sensations inconscientes. En règle générale, les premiers effets produits consistent tantôt en sensations de chaleur plus ou moins intense, parfois intolérable, plus rarement en sensations de froid glacial, etc., etc. (V. le chap. IV). Mais l'effet le plus intéressant peut-être, parce qu'il est objectif et que tout le monde peut le constater, c'est le mouve-

ment d'attraction, souvent irrésistible, par lequel le sujet se porte en arrière, dans la direction des mains de l'opérateur.

Faut-il y voir un simple reflexe, déterminé par les sensations propres du sujet, ou serait-ce plutôt un effet direct de quelque force émanée des mains de l'opérateur ? Il nous est impossible de répondre à la question tant que nous n'aurons pas examiné le second problème que nous énoncions tout à l'heure, à savoir quel est l'agent qui produit l'ensemble des effets obtenus par le procédé neuroscopique.

Nous touchons ici au point le plus délicat de notre étude.

Trois hypothèses se présentent à nous :

1^o La cause inconnue réside dans la pression que les mains de l'opérateur exercent sur les terminaisons nerveuses ; 2^o elle réside dans la chaleur rayonnée par les mains ; 3^o enfin elle réside dans l'influx nerveux qui, par une sorte d'induction, influencerait les nerfs du sujet.

Nous ne nierons pas que la pression ne puisse contribuer dans une certaine mesure aux phénomènes, soit parce qu'elle suggestionne indirectement le sujet en l'incitant à prendre un point d'appui sur les mains de l'opérateur, soit aussi parce qu'elle produit une sorte d'énervement local dans la région touchée.

Nous avons en effet remarqué qu'en malaxant et percutant légèrement cette région pendant quelques instants, on rend l'attraction plus rapide et plus forte. Mais cette hypothèse n'est plus applicable lorsqu'on agit sans contact, en présentant simplement les mains à quelques centimètres de distance. La pression peut donc être une cause adjuvante ou concourante : elle n'est certainement pas la cause principale et déterminante.

Il nous paraît plus difficile d'apprécier l'action de la chaleur. D'une part, nous avons cru observer que l'opérateur agissait d'autant mieux que la température de ses mains était plus élevée. On sait aussi que la chaleur a une influence hypnotique : on s'endort plus facilement en été dans les jour-

nées chaudes. Un expérimentateur allemand a pu transformer le sommeil ordinaire de certaines personnes en sommeil hypnotique par la présentation, à quelques centimètres du front, de plaques métalliques chauffées.

Mais, d'autre part, certains expérimentateurs, nous avons pu le constater nous-même, produisent des effets très marqués quoique leurs mains soient habituellement froides. En outre, lorsque les mains n'entrent pas en contact avec le dos, qu'elles en sont séparées par un intervalle qui peut varier de quelques centimètres à plusieurs mètres, comment la chaleur agirait-elle ? Il faudrait supposer dans les nerfs de la région une sensibilité thermique vraiment extraordinaire. Cette hyperesthésie serait peut-être vraisemblable, si le sujet était en état d'hypnose, mais à cette première phase de l'expérimentation il est absolument dans son état normal. Ajoutons que si l'on fait agir sur le même sujet, dans les mêmes conditions, deux opérateurs différents, il arrive souvent que l'un exerce une action très forte, tandis que l'influence de l'autre est nulle ou à peu près nulle. Or, cette différence ne paraît point liée à une inégalité de température. Enfin, lorsque celui de ces deux opérateurs qui est efficace ajoute son action à celle de l'autre, le sujet se sent immédiatement attiré par celui-ci. On ne peut guère supposer que la chaleur du premier expérimentateur se transmet au second et de celui-ci au sujet.

Il semble donc bien que dans tous ces phénomènes, la chaleur comme la pression ne fasse que recouvrir ou accompagner une autre force susceptible d'agir à distance avec une extrême rapidité.

Nous sommes ainsi amené à poser et à discuter une troisième hypothèse. Ne serait-ce pas l'influx nerveux qui, s'échappant des extrémités digitales de l'opérateur, envahirait les nerfs du sujet et y déterminerait, soit directement, soit plutôt en provoquant une action réflexe, les différents phénomènes que nous avons signalés ?

Mais cette hypothèse implique un fait que la physiologie actuelle du système nerveux ne nous autorise pas, ce semble, admettre, à savoir que la force nerveuse peut agir à distance d'un individu sur un autre, soit par un rayonnement analogue à celui de la chaleur et de la lumière, soit par une sorte d'influence ou d'induction analogue à celle de l'électricité statique ou dynamique.

Donc, il faut bien avoir le courage de le reconnaître, l'hypothèse qui nous est suggérée par l'analyse du procédé neuroscopique ressemble singulièrement à l'hypothèse mesmérïenne du magnétisme animal.

La science a pendant longtemps écarté cette hypothèse avec une sorte de mépris systématique, et encore, à l'heure présente, le mot même de magnétisme animal sonne désagréablement aux oreilles de la plupart des savants. Et cependant, s'il fallait citer de grandes autorités scientifiques, qui n'ont pas craint d'admettre la possibilité ou même la réalité du magnétisme animal, nous pourrions invoquer ici les noms des Laplace, des Cuvier, des Arago, etc. Laplace (1) dit : « De tous les instruments que nous pouvons employer pour connaître les agents imperceptibles de la nature, les plus sensibles sont les nerfs, surtout lorsque des causes particulières exaltent leur sensibilité. C'est par leur moyen qu'on a découvert la faible électricité que développe le contact de deux métaux hétérogènes; ce qui a ouvert un champ vaste aux recherches des physiciens et des chimistes. Les phénomènes singuliers qui résultent de l'extrême sensibilité des nerfs dans quelques individus ont donné naissance à diverses opinions sur l'existence d'un nouvel agent, que l'on a nommé *Magnétisme animal*, sur l'action du magnétisme ordinaire, sur l'influence du soleil et de la lune dans quelques affections nerveuses; enfin, sur les impressions que peut faire éprouver la proximité des métaux ou d'une eau courante. Il est

(1) Essai philosophique sur les probabilités, p. 121.

très naturel de penser que l'action de ces causes est très faible et qu'elle peut être facilement troublée par des circonstances accidentelles. Ainsi, parce que dans quelques cas elle ne s'est pas manifestée, il ne faut pas rejeter son existence. »

« Nous sommes si loin de connaître tous les agents de la nature et leurs divers modes d'action, qu'il serait peu philosophique de nier des phénomènes, uniquement parce qu'ils sont inexplicables dans l'état actuel de nos connaissances ; seulement, nous devons les examiner avec une attention d'autant plus scrupuleuse, qu'il paraît plus difficile de les admettre. »

Cuvier (1) s'exprime ainsi : « Les effets obtenus sur des personnes déjà sans connaissance, avant que l'opération magnétique commençât, ceux qui ont lieu sur les autres personnes après que l'opération même leur a fait perdre connaissance, et ceux que présentent les animaux, ne permettent guère de douter que la proximité de deux corps animés, dans certaines positions et avec certains mouvements, n'ait un effet réel, indépendant de toute participation de l'imagination. Il paraît assez clairement aussi que ces effets sont dus à une communication quelconque qui s'établit entre deux systèmes nerveux. »

« Je ne saurais, dit Arago, approuver le mystère dont s'enveloppent les savants sérieux qui vont assister aujourd'hui à des expériences de somnambulisme. Le doute est une preuve de modestie, et il a rarement nui au progrès des sciences. On n'en pourrait dire autant de l'incrédulité. Celui qui, en dehors des mathématiques pures, prononce le mot *impossible*, manque de prudence. La réserve est surtout un devoir quand il s'agit de l'organisation animale. »

Jusqu'ici sans doute la physiologie a enseigné que la force nerveuse, quelle qu'en soit d'ailleurs la nature intime, ne peut que circuler le long de ses conducteurs naturels, qui sont les nerfs, sans pouvoir se répandre en dehors du réseau nerveux.

(1) Leçons d'anatomie comparée, II, p. 118.

Mais les récentes découvertes de Golgi et de Ramon y Cajal, ainsi que les théories histologiques déduites de ces découvertes, par notre éminent maître Monsieur le professeur Mathias Duval, et si magistralement exposées par Monsieur le docteur Charles Pupin dans sa thèse inaugurale « Le Neurone » (1), ont profondément modifié les idées des physiologistes contemporains sur la structure et par conséquent aussi sur les fonctions du système nerveux.

On croyait autrefois à la continuité absolue du système nerveux, en ce sens qu'on supposait les différents centres reliés les uns aux autres par des fibres ramifiées et anastomosées sans solution de continuité. On sait aujourd'hui que les éléments histologiques du système nerveux, c'est-à-dire les neurones ou cellules nerveuses avec l'ensemble de leurs prolongements, sont indépendants les uns des autres, non solidaires, non continus, et qu'ils ne communiquent entre eux qu'en établissant une contiguité temporaire et purement fonctionnelle entre leurs ramifications terminales. Par conséquent si, pour fixer les idées, on compare l'influx nerveux à une sorte de courant, il n'est pas vrai que, même dans l'intérieur du corps d'un individu, ce courant circule d'une façon continue à travers une partie plus ou moins considérable du réseau nerveux : pour passer d'un neurone à un autre, il doit forcément franchir l'intervalle qui les sépare.

Donc, si nous ne nous trompons, la nouvelle théorie de la cellule nerveuse et de l'influx nerveux semble plutôt favoriser que contredire expressément l'hypothèse du magnétisme animal. Celle-ci n'est en quelque sorte qu'une extension de celle-là, puisqu'elle ne fait qu'étendre à deux cellules nerveuses, appartenant à deux organismes distincts, la loi que la première établit pour deux cellules nerveuses appartenant au même organisme.

(1) Paris, Steinheil, 1896.

Il est vrai que cette action de la force nerveuse hors d'un organisme sur un autre demande à être prouvée directement, car elle a contre elle, au point de vue physiologique, cette objection que la peau est une barrière et que l'épiderme est, comme le prouve l'expérience célèbre de Dubois-Reymond, un assez mauvais conducteur de l'électricité et par conséquent presque un isolateur. Cependant les contractions musculaires forment un courant léger capable de dévier de quelques degrés l'aiguille du galvanomètre (Dubois-Reymond).

Il est vrai aussi que rien ne prouve l'identité de la force nerveuse et de l'électricité ; elles ont certainement de grandes analogies et, comme toutes les forces de la nature, elles doivent être des manifestations corrélatives de l'énergie. Mais leurs différences sont trop nombreuses et trop importantes pour qu'on ait le droit de les identifier absolument. Donc, de ce que l'épiderme conduit mal l'électricité, il ne s'ensuit point qu'il ne puisse, sous certaines conditions, être perméable à la force nerveuse.

Quelles preuves pourrait-on donner en faveur de cette hypothèse ?

La preuve décisive consisterait à produire, au moyen de la force nerveuse, des modifications matérielles, des mouvements visibles dans un objet extérieur au corps humain, par exemple dans un appareil tel que la boussole ou le galvanomètre.

On a un certain nombre d'observations qui sembleraient prouver que des individus, plus ou moins atteints d'affection nerveuse, ont en effet produit des phénomènes de cet ordre.

La jeune Angélique Cottin, par exemple, si bien observée par plusieurs médecins, fut, pendant quelque temps, une vraie bouteille de Leyde.

Cette jeune fille, âgée de 14 ans, habitait le village de Bouvigny, près de Perrières (Orne), et était, d'après les observateurs qui l'ont étudiée, petite de taille, robuste de corps et d'une apathie extrême.

Voici ce qu'en dit le Docteur Verger, le premier médecin qui ait observé Angélique Cottin :

« Tout ce que j'ai vu a été vu par un grand nombre de personnes dignes de foi, par les notabilités du pays et plusieurs ecclésiastiques, et qui ont la conviction profonde d'avoir bien vu. Peu de jours après l'invasion de cette propriété singulière, j'étais avec M. Fromage, pharmacien, M. Vacher, M. le Curé de la Perrière, quand on m'en parla. L'incrédulité fut ma première pensée, la négation ma première réponse : je ne supposais pas de mauvaise foi aux personnes qui me racontaient des effets aussi extraordinaires, mais je pensais qu'elles s'étaient trompées dans leurs observations. Je me rendis donc à la *Muzerie*, avec une forte prévention contre tout ce que j'entendais dire d'Angélique Cottin, que je connais d'ailleurs depuis longtemps, ainsi que toute sa famille ; j'y trouvai beaucoup de monde, car ces événements faisaient déjà beaucoup de bruit. Les choses se passèrent, comme on vous l'a dit, en notre présence.

« Nous prîmes toutes les précautions possibles pour n'être pas trompé : nous vîmes bien, très bien, des effets à distance, c'est-à-dire par le simple contact, soit *d'un fil de soie* ou *du tablier* d'Angélique, soit du bas de sa jupe ; le guéridon auquel son fil était accroché a été brusquement renversé, malgré ma résistance. *La jeune fille paraissait entraînée irrésistiblement vers les objets qui fuyaient devant elle.* Nous expérimentâmes sur la chaise, l'effet eut lieu. — *Nous répétâmes deux fois l'expérience du panier avec succès.*

» J'appris de M. de Farémont tout ce qu'il avait observé chez la fille Cottin ; il la voit tous les jours ; son humble chaumière est au pied de son château. Il donna beaucoup de soins et de consolations à cette famille pauvre et désolée, qui attribuait au sortilège la position de la jeune fille, devenue incapable de travailler.

» Je fis part de tous ces phénomènes à M. Hébert, dont

on ne saurait trop louer la capacité et le zèle pour la science.»

Le Docteur Lemonier, médecin à Saint-Maurice (Orne), et le Docteur Beaumont-Chardon, médecin à Mortagne, ont observé Angélique Cottin et affirment la réalité des phénomènes (Voir, pour plus de détails, *les Mystères de la Science*, par Louis Figuier.)

Louis Figuier dit, au sujet d'Angélique Cottin, faisant allusion au rapport de la commission de l'Académie des sciences chargée d'examiner la jeune fille :

« Malgré toute l'autorité des savants qui ont signé ce rapport, nous ne croyons pas que la jeune villageoise de Bouvigny ne fût qu'une adroite faiseuse de tours d'adresse, qui aurait sciemment trompé le public. Si les phénomènes d'attraction et de déplacement mécanique ne se produisirent point dans les deux séances de la commission académique tenues au Jardin des Plantes, ce résultat négatif ne peut infirmer le témoignage de milliers de personnes qui avaient constaté ce fait dans le département de l'Orne. Nous ne pouvons admettre que tant d'observateurs, dont on a lu les récits consciencieux et détaillés, aient été dupes de la rouerie d'une fille dont l'intelligence était fort bornée. Il est plus simple d'admettre que le phénomène anormal qui s'était produit dans son économie après s'être manifesté au début avec une certaine violence, avait perdu peu à peu de son intensité, et avait fini par disparaître. »

Le docteur G. Pineau, médecin aux Peluies (Cher), observa, en 1857, sur une jeune fille nommée Honorine Seguin, les mêmes phénomènes produits par Angélique Cottin.

Une autre jeune fille (1), Adolphine Benoit, servante à Guillonville, fit assez de bruit par les phénomènes étranges qui se produisaient à son approche, phénomènes analogues à ceux produits par la jeune Cottin.

(1) V. le *Constitutionnel* du 5 mars 1849.

En 1880, les journaux américains faisaient mention d'une nouvelle *filie électrique*, observée au Canada (1).

Mais des observations sont toujours plus obscures et moins probantes que des expériences. Nous attribuons donc une valeur plus grande aux expériences faites par Lafontaine et de Humboldt, quoique la commission de l'Académie des sciences n'ait pas réussi à les reproduire. Il faut sans doute, pour que le phénomène se produise, des appareils d'une sensibilité extraordinaire. Nous savons qu'il existe à Paris, chez M. le comte de P..., un galvanomètre construit par Rhumkorff, qui remplit cette condition. La bobine, intercalée entre les deux aiguilles statiques, est assez volumineuse pour supporter l'enroulement de 80 kilomètres de fil d'argent.

Il a été d'ailleurs décrit dans « L'Encyclopédie populaire de Cornil » (Librairie Poussielgue — article Magnétisme animal).

L'organisme humain agit sur ce galvanomètre comme le ferait une source d'électricité, c'est-à-dire qu'il fait dévier l'aiguille plus ou moins rapidement, à gauche ou à droite, d'un certain nombre de degrés. Seulement il faut remarquer que ces déviations n'ont ni le même sens ni la même amplitude pour les différentes personnes, et ce qu'il y a surtout d'extraordinaire, c'est qu'on peut, par un effort de volonté, du moins avec un certain entraînement, faire mouvoir l'aiguille dans le sens que l'on désire, accélérer ou retarder son mouvement, l'arrêter enfin sur tel degré fixé d'avance. Il faut, pour obtenir cet effet, s'abstenir de tout effort moteur, de toute contraction musculaire, mais concentrer toute son attention sur la partie du corps, droite ou gauche, vers laquelle on veut diriger l'aiguille. En tout cas, dans ces curieuses expériences dont nous avons été témoin, l'homme agit sur l'appareil comme le ferait une pile douée de volonté. Il serait bien désirable que des expériences méthodiques fussent instituées pour vérifier et déterminer les propriétés du magnétisme animal au moyen de ce galvanomètre.

(1) Phrénological Magazine, juin 1880.

On pourrait encore prouver le rayonnement de la force nerveuse, par la vision des sujets qui prétendent percevoir les effluves magnétiques dans l'obscurité la plus complète, si les affirmations des sujets n'étaient pas toujours entachées de suggestion ou d'auto-suggestion. Il nous semble bien pourtant que dans les trois premières séries d'expériences rapportées par M. de Rochas dans son livre sur « L'extériorisation de la sensibilité » toutes les précautions ont été prises pour éliminer cette cause d'erreur. Mais le véritable moyen de lever tous les doutes, ce serait de photographier les effluves. Nul ne pourrait plus douter du magnétisme animal, le jour où l'on pourrait en montrer le spectre sur une plaque sensible. Nous ne désespérons pas de voir ce problème résolu.

Dans l'état actuel de nos expériences et de nos connaissances, nous devons nous contenter de tirer nos preuves de l'action exercée sur les êtres vivants. Or, c'est surtout ici que l'objection de la suggestion et de l'auto-suggestion devient redoutable.

Les premiers magnétiseurs attribuaient indistinctement au magnétisme animal tous les phénomènes qu'ils observaient sur leurs sujets. Or, nous savons aujourd'hui, après les travaux de Braid et de Faria, après ceux de l'école de Paris et de l'école de Nancy, que ces phénomènes peuvent être, pour la plupart, produits, en dehors de toute influence magnétique, par l'hypnotisme ou la suggestion.

Il ne suffirait donc pas, pour prouver l'action à distance de la force nerveuse, de dire qu'on a endormi des sujets soit par le regard, soit par des passes, car il se peut que le regard n'agisse que par l'hypnotisme et que les passes doivent à la suggestion toute leur efficacité.

Les seules expériences probantes, au point de vue particulier où nous nous plaçons ici, sont donc celles d'où toute suggestion, toute hypnotisation proprement dites sont rigoureusement exclues, et où le seul agent employé ne peut être que la force nerveuse présumée, opérant à plus ou moins

grande distance. Ces conditions ne sont-elles pas remplies dans les expériences qui ont pour sujets les animaux, comme celles dont nous trouvons le récit dans Lafontaine ? (1)

« J'ai fait des essais sur plusieurs animaux, et j'ai obtenu un plein succès. Le public de Paris se rappelle sans doute le chien que je présentai le 20 janvier 1843, dans une séance publique, salle Valentino.

» C'était un petit lévrier qui m'avait été donné depuis huit jours ; quinze cents personnes se trouvaient dans la salle, parmi lesquelles beaucoup d'incrédules et de malveillants.

» Dès les premières passes que je fis pour endormir le chien, ce fut une explosion de railleries et de sifflets. On appelait l'animal, on cherchait à détourner son attention et à empêcher l'effet de se produire.

» Je le tenais sur mes genoux : d'une main je lui prenais une patte, et de l'autre je faisais des passes de la tête au milieu du corps. Après quelques minutes, le silence le plus profond régnait dans la salle ; on avait vu la tête du chien tomber de côté et s'endormir profondément. Je lui cataleptisai les pattes, je le piquai, et le chien ne donna aucun signe de sensation. Je me levai et le jetai sur un fauteuil ; il resta sans faire le plus petit mouvement : c'était un chien mort pour tous. On lui tira un coup de pistolet à l'oreille ; rien n'indiqua qu'il eût entendu.

» Plusieurs personnes vinrent lui enfoncer des épingles par tout le corps : c'était un vrai cadavre.

» Je le réveillai, et aussitôt il redevint vif, gai, comme il était auparavant, le nez en l'air, tournant la tête à chaque bruit, à chaque appel.

» Ici on ne pouvait plus douter, on ne pouvait plus croire au compérage ; il fallait admettre le fait, le fait physique, l'action sur les animaux. »

Lafontaine affirme avoir ainsi agi sur des lions, des chats,

(1) L'art de magnétiser, chez Félix Alcan.

des lézards. Si ses dires sont exacts, et nous n'avons pas de raison d'en douter, puisque les expériences de Lafontaine eurent beaucoup de témoins, nous ne pouvons guère attribuer ces faits à la suggestion.

Ces conditions paraissent aussi suffisamment remplies dans les expériences d'attraction faites par le baron du Potet et rapportées par lui dans son « Cours de magnétisme en douze leçons ».

« *Expériences de l'Hôtel-Dieu* (4 novembre 1820). — Nous étions tous rendus dans la salle ordinaire de nos séances, la malade exceptée. M. Husson, médecin de cet hospice, me dit : « Vous endormirez la malade sans la toucher et cela très promptement. Je voudrais que vous essayassiez d'obtenir le sommeil sans qu'elle vous vît et sans qu'elle fût prévenue de votre arrivée ici. » Je répondis que je voulais bien essayer, mais que je ne garantissais pas le succès de l'expérience, parce que l'action à distance, à travers des corps intermédiaires, dépendait de la susceptibilité particulière de l'individu. »

» Nous convînmes d'un signal que je pourrais entendre. M. Husson, qui tenait alors des ciseaux à la main, choisit le moment où il les jetterait sur la table. On m'offrit d'entrer dans un cabinet séparé de la pièce par une forte cloison et dont la porte fermait solidement à clef. Je ne balançai pas à m'y enfermer, ne voulant éluder nulle difficulté et ne laisser aucun doute aux hommes de bonne foi, ni aucun prétexte à la malveillance.

» On fit venir la malade, on la plaça le dos tourné à l'endroit qui me récélait, et à trois ou quatre pieds environ. On s'étonna avec elle de ce que je n'étais pas encore venu. On conclut de ce retard que je ne viendrais peut-être pas ; que c'était mal à moi de me faire ainsi attendre ; enfin, on donna à mon absence prétendue toutes les apparences de la vérité.

» Au signal convenu, quoique je ne susse pas où et à quelle distance était placée M^{lle} Sanson, je commençai à magnétiser,

en observant le plus profond silence, et évitant de faire le moindre mouvement qui pût l'avertir de ma présence. Il était alors neuf heures trente-cinq minutes ; trois minutes après, elle était endormie, et, dès le commencement de la direction de ma volonté agissante, on vit la malade se frotter les yeux, éprouver les symptômes du sommeil, et finir par tomber dans son somnambulisme ordinaire.

« Je répétais cette expérience le 7 novembre suivant, devant M. le Professeur Récamier. Celui-ci prit toutes les précautions possibles, et le résultat fut en tout conforme à notre premier essai. »

« Voici les détails de cette expérience. Lors de mon arrivée, à neuf heures un quart, dans le lieu de nos séances, M. Husson vint me prévenir que M. Récamier désirait être présent et me voir endormir la malade à travers la cloison. Je m'empressai de consentir à ce qu'un témoin aussi recommandable fût admis sur le champ. M. Récamier entra et m'entretint en particulier de sa conviction touchant les phénomènes magnétiques. Nous convînmes d'un signal : je passai dans le cabinet où l'on m'enferma. On fait venir la demoiselle Sanson ; M. Récamier la place à plus de six pieds de distance du cabinet, ce que je ne savais pas, et y tournant le dos. Il cause avec elle et la trouve mieux ; on dit que je ne viendrai pas, elle veut absolument se retirer.

» Au moment où M. Récamier lui demande *si elle digère la viande* (c'était le mot du signal convenu entre M. Récamier et moi), je commence de la magnétiser. Il est neuf heures trente-deux minutes ; trois minutes après, M. Récamier la touche, lui lève les paupières, la secoue par les mains, la questionne, la pince, et nous acquérons la preuve qu'elle est complètement endormie. »

Ces expériences étranges furent répétées plusieurs fois, en changeant les heures et les circonstances accoutumées, afin de ne laisser aucun doute dans l'esprit de ces éminents observateurs. Mais écoutons encore Du Potet :

« Pour détruire toute espèce d'incertitude sur le résultat de cette action prodigieuse, voici ce que nous fîmes, ou plutôt ce qu'on m'ordonna de faire :

» M. Bertrand, docteur en médecine de la Faculté de Paris, avait assisté aux séances. Il avait dit qu'il ne trouvait pas extraordinaire que la magnétisée s'endormît, le magnétiseur étant placé dans le cabinet ; qu'il croyait que le concours particulier des mêmes circonstances environnantes amènerait, sans ma présence, un semblable résultat ; que, du reste, la malade pouvait y être prédisposée naturellement. Il proposa donc l'expérience que je vais décrire.

» Il s'agissait de faire venir la malade dans le même lieu, de la faire asseoir sur le même siège et à l'endroit habituel, de tenir les mêmes discours à son égard et avec elle ; il lui semblait certain que le sommeil devait s'ensuivre. Je convins, en conséquence, de n'arriver qu'une demi-heure plus tard qu'à l'ordinaire. A neuf heures trois quarts, on commença à exécuter vis-à-vis de la demoiselle Sanson ce que l'on s'était promis. On l'avait fait asseoir sur le même fauteuil où elle se plaçait ordinairement, et dans la même position ; on lui fit diverses questions ; puis on la laissa tranquille ; on simula les signaux employés précédemment, comme de jeter des ciseaux sur la table, et l'on fit enfin une répétition exacte de ce qui se pratiquait ordinairement. Mais on attendit vainement l'état magnétique qu'on espérait voir se produire chez la malade ; celle-ci se plaignit de son côté, s'agita, se frotta le côté, changea de place et ne donna aucun signe de besoin de sommeil, ni naturel, ni magnétique.

» Le délai expiré, je me rends à l'Hôtel-Dieu ; j'y entre à dix heures cinq minutes. La malade déclare n'avoir aucune envie de dormir, elle remue la tête, et se trouve endormie dans l'espace d'une minute et demie, mais ne répond qu'une minute après ». Ces résultats se passent de tout commentaire.

Ces expériences ont été reprises de nos jours avec un dis-

positif expérimental très méthodique et très précis par M. le professeur Boirac, auquel nous empruntons les citations suivantes : (Voir la *Nouvelle Revue*, n° du 1^{er} octobre 1895 — L'hypothèse du magnétisme animal).

Après avoir parlé de l'hypnotisme et de la suggestion, M. le professeur Boirac s'exprime ainsi :

« ... Lorsque je commençai à expérimenter personnellement, — seul moyen de se former des convictions précises dans cet ordre d'études, — je fus frappé à plusieurs reprises, dans le cours de mes expériences, de certains phénomènes où ce « quelque chose (1) » semblait se laisser entrevoir, mais sans qu'il fût jamais possible de le saisir définitivement.

» Un des premiers sujets avec lesquels j'expérimentai, Robert C..., ouvrier mécanicien, âgé de dix-neuf ans, accusait, lorsque je présentais ma main droite au-dessus de la sienne, préalablement mise en contracture, une sensation de chaleur cuisante, et, dès que je soulevais ma main, la sienne montait en même temps, comme attirée; mais, lui ayant fait fermer les yeux, le phénomène ne se produisit plus, de sorte que ce prétendu effet magnétique me parut visiblement dû à l'auto-suggestion. »

Parlant ensuite de notre procédé et des phénomènes d'attraction obtenus sur des personnes « vierges » de tout sommeil nerveux, alors que M. Boirac exerçait son action à leur insu, il dit :

« Mon doute persistait encore, même après avoir observé des phénomènes bien plus extraordinaires, précisément, si je puis dire, parce qu'ils étaient trop extraordinaires.

« J'avais eu pour domestique, pendant six mois, un jeune Pyrénéen de quinze ans, Jean M..., d'une extrême sensibilité hypnotique, et voici les notes que je retrouve dans le registre des expériences faites avec ce sujet :

(1) D'autre que la suggestion et l'hypnotisme.

» Je n'ai qu'à présenter ma main ouverte derrière son coude ou une partie quelconque de son corps, pour y déterminer rapidement des secousses, des mouvements, etc., et cela sans que rien, autant que j'en puisse juger, l'informe de mon action, tandis qu'il me tourne le dos, est occupé à lire, à causer, etc. Plusieurs fois, alors qu'il était endormi de son sommeil naturel, il m'a suffi d'étendre ma main au-dessus, à huit ou dix centimètres, pour voir son ventre se gonfler, monter en quelque sorte comme aspiré par ma main, à mesure que celle-ci montait, et retomber quand la distance devenait trop grande, influence magnétique peut-être, mais peut-être aussi simple phénomène d'hyperesthésie du toucher.

» La seconde hypothèse devenait plus difficile à admettre pour le fait suivant, tellement étrange que, si quelqu'un me le racontait, je le taxerais vraisemblablement de mensonge ou d'illusion, et dont je reproduis le récit tel que je le trouve dans mes notes :

» Un dimanche après-midi de janvier 1893, rentrant chez moi vers trois heures, après une courte absence, j'appris que Jean, ayant achevé son service et se sentant fatigué, était allé se coucher. Sans entrer dans sa chambre dont la porte était ouverte, je restai sur le palier à le regarder dormir. Il s'était étendu sur son lit, la tête dans l'angle opposé à la porte, les bras croisés sur la poitrine, les jambes posées l'une sur l'autre, les pieds pendant légèrement hors du lit. J'avais assisté la veille à une discussion sur la réalité de l'action magnétique. J'eus l'idée de faire une expérience. Toujours debout sur le palier, à une distance d'environ trois mètres, j'étendis ma main droite dans la direction et à la hauteur de ses pieds. Après une ou deux minutes (probablement moins, quelques secondes), je levai lentement la main, et, à ma profonde stupéfaction, je vis les pieds du dormeur se soulever d'un seul bloc et suivre en l'air le mouvement ascensionnel de ma main. Trois fois je recommençai l'expérience, trois fois le phénomène se reproduisit avec la même régularité et la précision d'un phénomène

physique. Emervéillé, j'allais chercher M^{me} B..., en lui recommandant de faire le moins de bruit possible. Le dormeur n'avait pas bougé. De nouveau, à deux ou trois reprises, ses pieds parurent attirés et soulevés par ma main. « Essayez, me dit tout bas M^{me} B..., d'agir par la pensée » ; j'essayai, en effet ; mais mon action, je m'en rendis compte ensuite, pouvait aussi bien être attribuée au regard qu'à la pensée. Je fixai les yeux sur les pieds du dormeur et les levai lentement : chose incroyable ! Les pieds suivirent les mouvements de mes yeux, montant, s'arrêtant, descendant avec eux. M^{me} B... me prit la main gauche et, de la main restée libre, fit comme j'avais fait moi-même ; elle réussit comme moi, mais dès qu'elle cessa de me toucher, elle n'exerça plus aucune action. Elle voulait continuer ces expériences, mais j'étais si troublé par ce que je venais de voir, que je m'y refusais, craignant surtout de fatiguer le sujet. En effet, Jean se réveilla environ une demi-heure après, et il se plaignit de vives douleurs dans les jambes, de mouvements convulsifs dans les genoux, que je calmai à grand'peine par des frictions et des suggestions. »

Avec un autre sujet, M. Boirac a obtenu les effets suivants :

«... Il y avait à peu près deux mois que ce sujet se rendait chez moi environ deux fois par semaine pour se prêter à des expériences. Un dimanche matin, il venait d'entrer dans mon cabinet et s'était assis à côté de ma table de travail, sur laquelle son coude gauche était appuyé. Tandis que j'achevais d'écrire une lettre, il causait avec une troisième personne, vers laquelle il était à demi tourné. J'avais posé ma plume, et mon bras étendu sur la table, les doigts allongés, se trouvait, par hasard, dans la direction de son coude. A ma grande surprise, je crus m'apercevoir que son coude glissait, comme attiré par ma main. Sans dire un mot, le sujet continuait à causer et paraissant tout-à-fait étranger à ce qui se passait là, je soulevai légèrement mon bras, et le bras du sujet se souleva en même temps. Mais comme si l'attraction, en devenant plus forte, avait éveillé la conscience, Gustave

P... s'interrompit tout-à-coup, porta sa main droite à son coude gauche qu'il retira vivement en arrière et, se retournant vers moi : « Qu'est-ce que vous me faites donc, s'écria-t-il ? »

» Depuis lors, au début des séances qui suivirent ou dans les intervalles des expériences de somnambulisme, je m'ingéniais à détourner l'attention du sujet pour présenter à son insu ma main droite vis-à-vis l'un ou l'autre de ses coudes, de ses genoux, de ses pieds, etc., et toujours j'observais le même phénomène : attraction du membre visé, qui semblait cesser d'appartenir au sujet pour tomber sous l'empire de ma volonté jusqu'au moment où, par une sorte de brusque secousse, le sujet était informé de ces mouvements involontaires et se dérobaît à mon influence. Oui, pensais-je, voilà bien le fait qui pourrait servir de preuve à la réalité d'une action personnelle, d'un rayonnement nerveux de l'opérateur, qu'on l'appelle d'ailleurs magnétisme animal ou autrement, le nom n'importe guère à la chose ; mais comment savoir si le sujet, quelque distrait qu'il paraisse, ne guette pas du coin de l'œil la main sournoisement tournée vers sa jambe ou son bras, et s'il ne simule pas, ou du moins comment savoir s'il ne la voit pas inconsciemment et s'il ne s'auto-suggestionne pas ? Comment supprimer jusqu'à la possibilité de la simulation et de l'auto-suggestion ?

» A force d'y rêver, je me dis que le plus sûr moyen pour cela, c'était d'aveugler le sujet en lui bandant hermétiquement les yeux. Je fis donc fabriquer un bandeau en drap noir, assez épais pour intercepter complètement la lumière, et encapuchonnant à la fois les yeux et le nez. Puis, sans dire au sujet quel genre d'expériences je voulais faire, je lui demandais de se laisser appliquer ce bandeau et de rester seulement immobile quelques instants sur sa chaise. M'étant alors approché, je présentais, sans faire du bruit, ma main droite à environ huit ou dix centimètres de sa main gauche, et bientôt, en moins d'une demi-minute, celle-ci fut attirée ; même effet produit sur l'autre main, sur le coude droit et le coude gau-

che, le genou droit et le genou gauche, le pied droit et le pied gauche, etc. Il va sans dire que je ne suivais aucun ordre, mais que j'entremêlais ces actions de toutes les façons possibles pour que le sujet ne pût deviner par aucun raisonnement quelle était la partie de son corps que je visais et cependant il y eut toujours concordance entre la direction de ma main et le mouvement obtenu. Du reste, ce n'est pas dans une seule séance, c'est dans plus de dix séances que j'observai ces mêmes phénomènes.

» Je n'avais agi, dans la première séance, qu'avec la main droite ; dans une seconde séance, après avoir reproduit et vérifié tous les résultats de la première, j'eus l'idée d'agir avec la main gauche, toujours, bien entendu, sans ouvrir la bouche. Aussitôt, au lieu de l'attraction attendue, je vis des tremblements, des secousses se produire dans le membre visé, et j'entendis le sujet s'écrier : « Vous ne m'avez pas encore fait cela ; je vous en prie, cessez ; cela est trop énervant, on dirait que vous m'enfoncez un million d'aiguilles sous la peau ». Je cédai à sa prière et lui demandai de me décrire, aussi exactement qu'il le pourrait, son impression. Après y avoir réfléchi, il me dit que ce qu'il éprouvait lui rappelait tout à fait les sensations produites par une pile de cinq ou six éléments. J'avais dès lors un nouveau moyen de varier mes expériences, en variant non seulement les parties du corps du sujet sur lesquelles j'agissais, mais encore mon action même, selon que j'employais la main droite pour produire de l'attraction, ou la main gauche pour produire des picotements.

» Qu'arrivera-t-il, me demandai-je après cette seconde séance, si, appliquant mes deux mains l'une sur l'autre, paume contre paume, je les présente ainsi au sujet ? Probablement leurs actions se neutraliseront, et leur effet sera nul. Mais lorsque dans une troisième séance, après avoir expérimenté séparément avec la main droite et la main gauche, j'expérimentai tout à coup avec les deux mains réunies, le résultat fut tout

autre que celui que j'attendais. Cette fois encore, le sujet s'écria : « Que me faites-vous là ? C'est encore du nouveau, mais plus énervant que tout le reste. Je ne vois pas ce que c'est ; c'est un gâchis. Ah ! je comprends. Vous m'attirez et vous me picotez en même temps. » De fait le membre visé venait, en effet, dans la direction de mes mains, tout en étant agité de tremblements presque convulsifs. Ainsi j'avais une triple action, attractive avec la main droite, picotante avec la main gauche, simultanément attractive et picotante avec les deux mains réunies ; et toujours, ou du moins quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, dans toute cette première série d'expériences, cette action se produisait régulièrement.

» Je priai un de mes collègues, M. Louis B..., professeur de physique à l'école M..., de bien vouloir assister à une séance, et, après lui avoir montré — sans explication verbale — tous les faits précédents, j'obtins avec son concours des faits nouveaux plus remarquables encore.

» Sur un signe de moi, il présenta sa main droite au sujet dans les conditions où je la présentais moi-même, et, au bout d'un moment, le sujet, s'adressant à moi, me dit : « Où êtes-vous ? Vous devez être loin ? Je sens quelque chose dans ma main comme si vous vouliez m'attirer, mais c'est beaucoup plus faible qu'à l'ordinaire.

» Je constatai ainsi que le rayonnement nerveux est inégal chez les différents individus, ou peut-être que la réceptivité des sujets est plus forte pour le rayonnement de certains individus que pour celui de certains autres.

» Mon collègue et moi nous primes alors, — toujours silencieusement, — un fil de cuivre isolé, comme ceux qui servent pour les sonneries électriques d'appartement, je tins une des extrémités dénudées du fil dans ma main droite et m'éloignai le plus possible du sujet, mon collègue lui présenta l'autre extrémité, après l'avoir enroulée autour d'une règle de bois qu'il tenait à la main, et nous vîmes la pointe de cuivre

produire le même effet qu'eût produit ma main droite présentée à la même distance, c'est-à-dire attirer la partie du corps du sujet qu'elle visait. Je remplaçai la main droite par la main gauche : le fil de cuivre transmet fidèlement l'influence picotante comme il avait transmis l'influence attractive. Je greffai sur le fil unique présenté au sujet un second fil, de manière à agir simultanément avec les deux mains, et le fil unique conduisit sans les confondre les deux actions réunies, ce que le sujet appelait le « gachis ».

» Je passai dans une autre pièce ; on ferma la porte, le fil seul dont je tenais un bout communiquant par dessus la porte avec les personnes restées dans mon cabinet. L'action de ma main se transmet encore, mais les expériences ne purent pas avoir le même degré de précision, parce que nous ignorions ce que nous faisions de part et d'autre. Cependant, mon collègue ayant présenté le bout de cuivre au front du sujet, toujours à 0^m10 ou 0^m12 de distance, celui-ci, très rapidement, donna des signes d'un grand malaise, dit qu'il sentait sa tête s'échauffer et s'alourdir, et porta ses mains vers son front comme pour éloigner cette influence, obligeant ainsi mon collègue à écarter le fil à chaque fois. Je constatai, du reste, dans un grand nombre de séances, qu'en prolongeant cette action de la main droite, soit directement, soit par l'intermédiaire d'un fil de cuivre, le sujet, malgré le bandeau interposé, s'endormait en passant successivement par les trois états habituels, et que de même l'action de la main gauche, soit directe, soit conduite, provoquait à travers le bandeau les trois degrés du réveil. »

M. Boirac cite encore un grand nombre d'expériences non moins intéressantes et concluantes, faites sur beaucoup d'autres sujets éveillés ou endormis et que nous regrettons de ne pouvoir rapporter ici, le cadre de notre travail ne nous le permettant pas.

Comment expliquer, dans les hypothèses classiques de l'hypnotisme et de la suggestion, l'action des passes sur des

personnes déjà endormies du sommeil naturel, dont voici un exemple très significatif, emprunté aux Bulletins de la Société de psychologie physiologique (Revue Philosophique 21, 1886, p. 674):

« Pendant l'été de 1854, plusieurs étudiants en médecine se trouvaient réunis dans un appartement de la rue de l'Est, habité par l'un d'eux, à Paris. Les étudiants travaillaient à une table, ne prêtant nulle attention à une femme, profondément assoupie, non loin de là, sur un fauteuil.

» A ce moment entra T. (le docteur Tainturier, qui fut maire de Dijon, et mort il y a un an à peine).

» A cette époque, T. avait un peu la manie de magnétiser toutes les femmes qu'il rencontrait. Il vit celle-ci endormie, et commença à pratiquer sur elle des passes magnétiques, d'une seule main, d'après la méthode dite de Deleuze, ou de Puységur.

» Au bout d'un très court instant, on remarqua les contractions du bras, chaque fois que la main de T. frôlait le membre.

» La femme parut avoir passé du sommeil naturel au sommeil magnétique.

» Les symptômes physiologiques étaient très nettement accusés : convulsion des pupilles en haut, hyperesthésie, immobilité cataleptique des membres dans la situation où on les plaçait.

» Les manifestations psychologiques ne furent pas moins remarquables.

» Exaltation de la mémoire, acuité des sens augmentée ; rien n'y manqua.

» Après une séance assez prolongée, T. fit les passes de réveil sur la partie supérieure du corps. La femme ouvrit les yeux et étendit les bras. Mais lorsqu'on lui donna ordre de se lever pour partir, elle sembla paralysée des jambes. Enfin T. la réveilla complètement et elle put se lever.

» La femme avait été bien réellement endormie inconsciemment. Elle avait perdu la mémoire de ce qui s'était passé, et faisant allusion aux dernières passes pratiquées sur les jambes, elle demandait : « qu'est ce qu'il me voulait, celui-là ? » Depuis

cette époque et à plusieurs reprises, la femme fut endormie par les mêmes procédés. Elle ne voulait pas consentir à être magnétisée, se refusant de servir de jouet aux étudiants. On prenait alors le parti de la laisser livrée à elle-même sans lui adresser la parole. Comme elle était fort illettrée, et n'avait aucun goût pour aucune occupation, elle s'endormait sur son fauteuil. Lorsqu'elle était enfin plongée dans un sommeil naturel, on pratiquait les passes, et on la faisait entrer dans un sommeil somnambulique, parfaitement caractérisé (Dr Bonnassies).

On a, il est vrai, objecté à plusieurs de ces expériences qu'elles prouvaient non le magnétisme animal, mais la suggestion mentale. Il nous semble que cette objection repose sur une étrange confusion d'idées. Que peut être en effet la suggestion mentale sinon un cas particulier du magnétisme animal ? Il ne faut pas nous laisser tromper ici par le mot de suggestion : ce qu'il y a de remarquable dans ce phénomène, ce n'est pas que l'individu réalise la suggestion, c'est qu'il la reçoive à distance, en dehors de tous les signes habituels du langage ou de la physionomie, par la seule vertu de la volonté ou de la pensée. Or, ceci ne peut se comprendre qu'en supposant que le cerveau de l'opérateur agit par une sorte de rayonnement ou d'induction sur le cerveau du sujet. Donc, à nos yeux, tout ce qui prouve la suggestion mentale, la transmission de pensée, etc., prouve à fortiori le magnétisme animal. Or, malgré les dénégations systématiques des écoles de Paris et de Nancy, rien ne nous paraît moins douteux que cette possibilité de l'action à distance d'un cerveau sur un autre. Nous en trouvons des preuves d'abord dans les célèbres expériences déjà signalées de Du Potet à l'Hôtel-Dieu ; ensuite dans celles faites au Havre par M. le Dr Gibert et Pierre Janet, dont nous allons citer quelques-unes (1).

(1) Revue Philosophique, 1886, p. 192. — Notes sur quelques phénomènes de somnambulisme. — Les mêmes expériences sont rapportées par le Dr Ochorowicz dans son ouvrage « La Suggestion mentale » — Paris, 1887 — Octave Doin, éditeur.

Nous croyons utile, pour appuyer nos affirmations et avant de parler des expériences de suggestion mentale à distance, de donner l'extrait suivant du travail du Dr Janet (1), qui prouve que la volonté est nécessaire pour obtenir certains effets et même tous les effets chez les véritables somnambules, les somnambules magnétiques.

« M. Gibert tenait un jour la main de M. B..., pour l'endormir ; mais il était visiblement préoccupé et songeait à autre chose qu'à ce qu'il faisait : le sommeil ne se produisit pas du tout. Cette expérience répétée par moi de diverses manières, nous a prouvé que, pour endormir M^{me} B..., *il fallait concentrer fortement sa pensée sur l'ordre du sommeil* qu'on lui donnait, et que *plus la pensée de l'opérateur était distraite, plus le sommeil était difficile à provoquer*. Cette influence de la pensée de l'opérateur, quelque extraordinaire que cela paraisse, est ici tout-à-fait prépondérante, à un tel point *qu'elle peut remplacer toutes les autres*. Si on presse la main de M^{me} B... sans songer à l'endormir, on n'arrive pas à provoquer le sommeil ; au contraire, si l'on songe à l'endormir, sans lui presser la main, on y réussit parfaitement. En effet, nous laissâmes M^{me} B... assise au bout de la chambre, puis, sans la toucher et sans rien dire, M. Gilbert, placé à l'autre bout, pensa qu'il voudrait la faire dormir ; après trois minutes le sommeil léthargique se produisit. J'ai répété la même expérience plusieurs fois avec la plus grande facilité : il me suffisait, en me tenant il est vrai dans la même chambre, de penser fortement que je voulais l'endormir et elle s'endormait en effet. Je réussis même ainsi à l'endormir, un jour, *malgré elle* et quoiqu'elle fût dans une grande agitation ; mais il me fallut cinq minutes d'efforts.

» Il m'est arrivé plusieurs fois, en attendant M. Gibert, de rester près de M^{me} B... dans la même attitude méditative, dans

(1) Notes sur quelques phénomènes du somnambulisme Bull. de la Soc. psych. physi., 1885).

le même silence, sans penser à l'endormir, et le sommeil ne commençait pas du tout. Au contraire, dès que, sans changer d'attitude, je songeais au commandement du sommeil, les yeux du sujet devenaient fixes, et la léthargie commençait bientôt. En second lieu, si l'attitude des personnes présentes eût suggéré le sommeil, je ne m'expliquerais pas pourquoi la personne seule qui avait provoqué le sommeil par la pensée, pouvait provoquer pendant la léthargie les phénomènes caractéristiques de la contracture et de l'attraction. »

M. le professeur Ch. Richet (1) cite un phénomène curieux, que d'autres opérateurs avaient et ont produit depuis : il réveillait mentalement un sujet endormi hypnotiquement, alors qu'il était interne dans le service de M. Le Fort, à l'hôpital Beaujon (1873). M. le Professeur Boirac a produit maintes fois en notre présence et en présence d'un assez grand nombre d'autres personnes, le sommeil et le réveil chez son sujet, Gustave P., par le seul effet de sa pensée et de sa volonté. Nous-même avons produit assez souvent ce phénomène sur deux sujets.

Les expériences suivantes, faites à distance sur M^{me} B..., fortifient notre opinion. Écoutons encore M. Pierre Janet.

a) « Sans la prévenir de son intention, M. Gibert s'enferme dans une chambre voisine, à une distance de six ou sept mètres, et là, essaye de lui donner mentalement l'ordre du sommeil. J'étais resté, dit M. Janet, auprès du sujet et je constatai qu'au bout de quelques instants, les yeux se fermèrent et le sommeil commença. Mais ce qui me semble particulièrement curieux, c'est que, dans la léthargie, elle n'est pas du tout sous mon influence. Je ne pus provoquer sur elle, ni contraction ni attraction, quoique je fusse resté auprès d'elle pendant qu'elle s'endormait. Au contraire, elle obéissait entièrement à M. Gibert qui n'avait pas été présent ; enfin, ce fut

(1) Bull. de la Soc. de psych. phys., 1885. Un fait de somnambulisme à distance, par Ch. Richet.

M. Gibert qui dut la réveiller, et cela prouve bien qu'il l'avait endormie. Cependant, ici encore un doute peut subsister. M^{me} B... n'ignorait certainement pas la présence de M. Gibert dans la maison; elle savait également qu'il était venu pour l'endormir; aussi, quoique cela me paraisse bien peu vraisemblable, on peut supposer qu'elle s'est endormie elle-même par suggestion, au moment précis où M. Gibert le lui commandait de la salle voisine.

» *b)* Le 3 octobre 1885, je suis entré chez M. Gibert à onze heures et demie du matin et je l'ai prié d'endormir M^{me} B... par un commandement mental sans se déranger de son cabinet. Cette femme n'était alors prévenue en aucune façon, car nous ne l'avions jamais endormie à cette heure-là; elle se trouvait dans une autre maison à 500 mètres au moins de distance. Je me rendis aussitôt après auprès d'elle pour voir le résultat de ce singulier commandement. Comme je m'y attendais bien, elle ne dormait pas du tout: je l'endormis alors moi-même en la touchant, et, dès qu'elle fut entrée en somnambulisme, avant que je lui aie fait aucune question, elle se mit à parler ainsi: « je sais bien que M. Gibert a voulu m'endormir... Mais, quand je l'ai senti, j'ai cherché de l'eau et *j'ai mis mes mains* dans l'eau froide... je ne veux pas que l'on m'endorme ainsi... je puis être à causer... cela me dérange et me donne l'air bête. » Vérification faite, elle avait réellement mis ses mains dans de l'eau froide avant mon arrivée. J'ai rapporté cette expérience, quoiqu'elle ait échoué, parce qu'elle me semble curieuse à différents points de vue. M^{me} B... semble donc avoir conscience, même à l'état de veille, de cette influence qui s'empare d'elle: *elle peut résister au sommeil en mettant ses mains dans l'eau froide*; enfin, elle ne se prêtait pas complaisamment à ces expériences, ce qui peut être considéré comme une garantie de sa sincérité.

» *c)* Le 9 octobre, je passai encore chez M. Gibert et le priai d'endormir M^{me} B..., non pas immédiatement, mais à midi

moins vingt. Je me rendis *immédiatement* auprès d'elle, et sans M. Gibert, qui ne peut, j'en suis sûr, avoir eu aucune communication avec elle. Je comptais l'empêcher de mettre ses mains dans l'eau froide si elle l'essayait encore. Je ne pus la surveiller comme j'en avais l'intention, car elle était enfermée dans sa chambre depuis un quart d'heure et je jugeai inutile de l'avertir en la faisant descendre. A midi moins un quart je montai chez elle avec quelques autres personnes qui m'accompagnaient : Mme B... était renversée sur une chaise dans une position fort pénible et profondément endormie. Le sommeil n'était pas un sommeil naturel, car elle était complètement insensible et on ne pouvait absolument pas la réveiller. Remarquons encore que ni moi ni aucune des personnes présentes nous n'avions d'influence sur elle et que nous ne pouvions nullement provoquer la contracture. Voici les premières paroles qu'elle prononça dès que le somnambulisme se déclara spontanément : « Pourquoi les avoir envoyés ainsi ? Je vous défends de me faire faire des bêtises pareilles... Ai-je l'air bête !... Pourquoi m'endort-il de chez lui, M. Gibert. Je n'ai eu le temps de mettre mes mains dans ma cuvette. Je ne veux pas. » Comme je n'avais aucune influence sur elle, il me fut impossible de la réveiller et comme on ne pouvait la laisser ainsi, il fallu aller chercher M. Gibert. Dès qu'il fût arrivé, il provoqua tous les phénomènes, que je ne pouvais provoquer ce jour là, et enfin il la réveilla très facilement. Peut-on croire que, dans cette circonstance ma présence dans la maison et la connaissance que j'avais de l'heure choisie par moi où le sommeil devait se produire ait pu avoir quelque influence sur elle et l'endormir ? Je ne le pense pas, mais enfin la supposition était encore possible. Nous résolûmes de faire l'expérience d'une autre manière.

» d). Le 14 octobre, M. Gibert me promet d'endormir Mme B..., à distance, à une heure quelconque de la journée qu'il choisirait lui-même ou qui lui serait désignée par une tierce personne,

mais que je devais ignorer. Je n'arrivai au pavillon où se trouvait Monsieur B..., que vers 4 heures 1/2 ; elle dormait déjà depuis un quart d'heure et par conséquent je n'étais pour rien dans ce sommeil, que je ne fis que constater. Même insensibilité et mêmes caractères que précédemment, si ce n'est que la léthargie paraissait encore plus profonde, car il n'y eut pas du tout d'accès de somnambulisme. Il se produisit cependant ce jour-là d'autres phénomènes, mais ils se rattachent à un autre ordre d'idées, dont je parlerai tout à l'heure. M. Gibert n'arriva qu'à 5 heures et demie ; il me raconta alors que sur la proposition de M^{me} B..., il avait songé à l'endormir vers 4 heures un quart et qu'il était alors à Gravelle, c'est-à-dire à deux kilomètres au moins de M^{me} B.... D'ailleurs, il lui fut facile de provoquer la contracture et de réveiller le sujet. Il aurait été bon de répéter cette expérience plusieurs fois, et il est fâcheux que le départ de M^{me} B... nous ait empêchés de recommencer. Cependant, elle me paraît décisive, si l'on songe qu'elle ne fait que compléter les expériences précédentes et qu'elle se rattache à d'autres faits du même genre qu'il nous reste à exposer.

» e) Le 14 Octobre, ce même jour où M^{me} B..., 'avait été endormie depuis Gravelle, j'observais pendant son sommeil les phénomènes suivants : à 5 heures précises, M^{me} B., tout en dormant, se met à gémir et à trembler, puis murmure ces mots : « Assez... assez... ne faites pas cela... vous êtes méchant. » Elle se lève sur son séant et tout en gémissant se met debout et fait quelques pas, puis en éclatant de rire elle se rejette en arrière sur le fauteuil et se rendort profondément. A 5 h. 5, la même scène se reproduit exactement ; elle commence de nouveau à être troublée, tremble et gémit ; elle se soulève, se met debout et semble vouloir marcher ; au bout de quelques instants, elle rit encore en disant : « Vous ne pouvez pas... si peu, si peu que vous soyez distrait je me rattrape », et de fait elle se recouche et se rendort. Même scène encore à 5 h. 10.

Quand M. Gibert arrive à 5 h. 1/2 il me montra une carte qui lui avait été remise par une tierce personne, M. D...; il n'avait pu avoir *aucune* communication avec M^{me} B... depuis l'instant où on lui avait remis la carte. On lui proposait de commander à M^{me} B... différents actes assez compliqués de cinq en cinq minutes depuis 5 heures. Ces actes évidemment trop compliqués n'avaient pas été exécutés; mais, au moment même où M. Gibert les ordonnait de Graville, j'avais vu sous mes yeux, à deux kilomètres de distance, l'effet que ces commandements produisaient, et un véritable commencement d'exécution. Il semble réellement que M^{me} B... ait senti ces ordres, qu'elle y ait résisté et qu'elle n'ait pu désobéir que par une sorte de distraction de M. Gibert. Nous avons recommencé cette expérience en nous mettant alors près d'elle pendant le sommeil léthargique. Il est singulier de remarquer que le résultat *n'a pas été plus considérable*, comme on aurait pu s'y attendre. Par un commandement mental, la personne qui a endormi M^{me} B... peut assez facilement la faire se dresser sur son séant et se lever même entièrement; mais, soit que la concentration de pensée ne dure pas assez longtemps, soit pour toute autre cause, M^{me} B... ne tarde pas, comme elle le dit, « à se rattraper » et à retomber en arrière. L'ordre donné mentalement a une influence qui paraît immédiate; mais, autant que nous avons pu le voir, cette influence ne semble pas plus considérable de près que de loin.

» Depuis, dans une nouvelle série d'expériences, *après une assez longue éducation du sujet*, je suis parvenu à reproduire moi-même, à volonté, ce curieux phénomène. Huit fois de suite, j'ai essayé d'endormir M^{me} B... de chez moi, en prenant toutes les précautions possibles, pour que personne ne fût averti de mon intention, et en variant chaque fois l'heure de l'expérience, et *toutes les fois*, M^{me} B... s'est endormie du

sommeil *hypnotique* quelques minutes après l'heure où j'avais commencé à y penser » (1).

Le docteur Héricourt, alors qu'il habitait Perpignan, a fait maintes fois ces mêmes expériences de suggestion mentale, expériences contrôlées par d'autres médecins sur une M^{me} D... et chaque fois le succès fut complet.

Nous-même, nous avons, sur deux sujets, Casimir M..., d'Avignon, et M^{me} A..., de Vichy, répété les expériences de du Potet, de MM. Gibert et Janet, de M. d'Héricourt, etc., avec le plus grand succès. Nous avons nombre de témoins, lesquels ordonnaient les expériences, en indiquant le jour et l'heure et, toujours, nous le répétons, nous avons obtenu plein succès. Nous devons ajouter que ces deux sujets avaient été souvent endormis par nous et que, comme M. P. Janet, nous pensons qu'un long entraînement est nécessaire pour l'obtention de ces phénomènes.

Voici pourtant deux cas où, même en dehors de ces conditions, le phénomène a pu se réaliser :

Un soir de septembre 1885, nous étions dans le train qui part d'Avignon à 8 h. 45 pour Carpentras — des affaires urgentes nous appelaient dans cette ville. — Nous nous trouvions seul dans un compartiment de 3^e classe, et nous avions pris nos dispositions pour dormir pendant le trajet, lorsque notre attention fut attirée par des rires bruyants qui partaient du compartiment voisin. La cloison de séparation n'arrivait qu'à une certaine hauteur, comme du reste on le voit encore dans les vieux wagons. A côté de nous se trouvaient deux personnes, un jeune homme et une jeune dame. L'idée nous vint alors d'essayer d'endormir la jeune dame.

En conséquence, nous plaçant derrière la cloison de séparation, nous pouvions ainsi apercevoir la tête de la personne sur laquelle nous projetions d'exercer notre action. Nous commençâmes

(1) P. Janet, Les phases intermédiaires de l'hypnotisme (*Revue scientifique* du 8 mai 1886).

mentalement à l'endormir et nous continuâmes notre opération pendant une demi-heure⁸ environ. Au bout de ce temps, n'entendant plus le moindre bruit, nous pensâmes que nos compagnons de voyage, fatigués sans doute par un assez long voyage, — ils parlaient de Marseille et des curiosités vues dans cette ville, — s'étaient endormis d'un sommeil tout naturel. Nous ne nous occupâmes plus d'eux.

Arrivé en gare de Carpentras, le train ne va pas plus loin ; nous descendîmes sur le quai et nous nous arrê tâmes avec l'intention de voir les voyageurs, mais sans penser à notre tentative que nous croyions avortée. Notre surprise fut grande, quand nous vîmes le monsieur descendre tout bouleversé et demandant du secours, disant que sa femme était morte... — C'était deux jeunes mariés en voyage de noce. — Il paraissait désespéré et répétait sans cesse : « mais il y a une demi-heure, elle était tout à fait bien ; elle causait et riait comme à son habitude et rien ne pouvait faire prévoir ce malheur. »

Les employés de la gare descendirent la jeune dame endormie sur le quai et l'un d'eux se dirigeait déjà vers la sortie pour aller quérir un médecin. Ne voulant pas laisser aller les choses trop loin, nous nous approchâmes de l'endormie et nous constatâmes qu'elle était en état de catalepsie : ses membres gardaient la position qu'on leur imprimait. Après lui avoir soufflé 4 ou 5 fois sur le front, elle se réveilla, surprise de se trouver ainsi entourée et se demandant ce que cela signifiait. Elle voulut bien répondre à quelques questions et elle nous dit avoir eu des attaques de nerfs dans sa jeunesse et que depuis longtemps elle était guérie, mais que jamais pareille chose ne lui était arrivée, qu'elle ne ressentait aucune fatigue, qu'elle était tout-à-fait bien, qu'elle éprouvait seulement une légère lourdeur dans la tête, lourdeur qui disparut après quelques insufflations froides, faites sur le front.

Lui ayant demandé ce qu'elle avait eu, elle nous dit qu'en arrivant à Entraigues, elle avait éprouvé un invincible besoin

de dormir, qu'elle avait résisté quelque temps et qu'après elle ne se souvenait de rien. Coïncidence exacte : c'est à la station d'Entraigues que nous avons cessé de l'endormir.

Cette jeune personne ne connut jamais la cause de cet « accident » comme elle disait. L'ayant revue plusieurs années après — nous sommes depuis en relation — elle nous disait encore que jamais rien de pareil ne s'était reproduit, ce qui ne l'empêchait pas d'attribuer ce fait à une cause surnaturelle.

Le sujet de cette bizarre expérience est Madame C., habitant le village de Mazan (Vaucluse).

Chez Madame la Comtesse D., dans son château de Rochegude (Drôme), nous avons fait venir, d'une pièce dans l'autre, M^{lle} D., alors qu'elle y pensait le moins. Il est vrai que M^{lle} D., était un sujet hypnotique remarquable ; douée d'une grande sensibilité, nous l'avions somnambulisée souvent. Mais il n'en est pas moins certain que nous agissions toujours à son insu et que le phénomène ne mettait que de quelques secondes à une minute à se produire.

Le fait suivant comme le précédent paraissent plutôt dûs à la suggestion mentale, les sujets ayant été endormis souvent.

Nous étions en villégiature à Nyons (Drôme). — M. B..., négociant bien connu, grand partisan du magnétisme animal, nous pria de vouloir bien, afin de convaincre quelques incrédules, donner une séance chez lui. Nous accédâmes à son désir et voici le fait étrange que nous produisîmes ce soir là sur M^{lle} E..., une de ses voisines.

Le sommeil nerveux se produisit rapidement chez cette jeune fille — jusque là rien de surprenant — mais, après avoir fait diverses expériences sur elle et l'ayant réveillée, elle quitta furtivement la maison pour rentrer chez elle. Madame E..., une des invitées et tante de la jeune fille, l'ayant vu s'enfuir, car elle s'enfuyait réellement, lui demanda pourquoi elle quittait ainsi la société.

— Ce monsieur me fait peur, lui dit-elle, et je ne veux plus qu'il m'endorme.

Pendant ce temps, la conversation roulait sur les expériences que nous venions de faire et, sauf M^{me} E..., personne ne s'était aperçu du départ du sujet; ce n'est qu'après une vingtaine de minutes environ qu'on constata son absence.

La tante de la jeune fille, qui avait sans doute lu Alexandre Dumas père, nous demanda si nous ne pourrions pas la forcer à revenir chez M. D... Curieux de tenter l'épreuve, nous l'appelâmes mentalement pendant quelques minutes, pensant bien ne pas réussir. Mais, stupéfaction générale! une dizaine de minutes environ après, M^{lle} E... arriva en courant dans le salon où nous étions et, se précipitant vers nous, elle nous demanda ce que nous lui voulions!... Elle n'était pas endormie, mais elle paraissait être dans une sorte d'état hypnotique, l'état second peut-être de l'École de Nancy.

Cette expérience avait produit une certaine émotion dans l'assistance, aussi nous empressâmes-nous de dégager le sujet. M^{lle} E..., interrogée, nous dit que, à peine rentrée chez elle, — la distance qui sépare sa maison de celle de M. D... est d'environ 300 mètres — elle était rentrée dans sa chambre avec l'intention de se coucher, mais qu'au moment où elle allait commencer à se déshabiller, elle avait éprouvé comme une sensation de chaleur lui monter à la tête, sensation remplacée presque immédiatement par un « quelque chose » qui lui disait de venir vers nous et que, malgré son ferme désir de rester chez elle, elle avait été forcée de venir à nous.

On voit donc que ces effets particuliers du sommeil nerveux ne sont pas aussi isolés que veulent bien le croire certains auteurs. A notre sens, il suffit d'entraîner convenablement les sujets, surtout les endormir profondément et ne pas croire au sommeil nerveux, alors que le sujet entend tout ce qui se fait et se dit autour de lui : il faut qu'il soit en rapport absolu

avec l'opérateur, qu'il n'entende que lui ; c'est à ce moment qu'on peut tenter et réussir ces expériences.

L'ensemble des faits que nous venons de passer en revue nous paraît donc suffisant, nous ne disons pas pour affirmer avec certitude, mais du moins pour admettre comme vraisemblable et digne du plus sérieux examen l'hypothèse du magnétisme animal. Expliquons toutefois plus clairement ce qu'il faut entendre par là.

Les premiers partisans de cette hypothèse, ceux qui lui donnèrent son nom, imbus des idées scientifiques de leur temps, se représentaient un fluide plus ou moins subtil, de nature spéciale qui émanerait des mains, des yeux, du cerveau de certains individus : c'était l'époque où la physique admettait un grand nombre de fluides, autant qu'il en fallait pour expliquer les différentes catégories de phénomènes naturels : lumière, chaleur, électricité, magnétisme, etc. Entendue en ce sens, l'hypothèse du magnétisme animal est en contradiction formelle avec toutes les théories de la science actuelle et nous n'avons nullement l'intention de la soutenir.

La physique contemporaine a fait bon marché de tous les fluides imaginaires admis par la physique du siècle dernier ; elle explique tous les phénomènes naturels en les rapportant à une seule et même cause : L'énergie ou la force soit actuelle, soit potentielle, dont la somme reste constante, mais qui peut revêtir un très grand nombre de formes différentes. Ce sont ces modalités de l'énergie, toutes convertibles entre elles, qui se manifestant à nos sens par des effets plus ou moins dissimilables, constituent la chaleur, la lumière, l'électricité, l'affinité chimique, etc.

Si donc on tient à conserver le nom de magnétisme animal, pour désigner l'action que des êtres vivants peuvent exercer les uns sur les autres à distance, par une sorte de rayonnement ou d'influence réciproque de leurs organismes, il ne peut évidemment être lui aussi qu'un mode particulier de

l'énergie, intimement lié à tous les autres, pouvant se convertir en eux comme ils peuvent se convertir en lui ; et il ne saurait nullement être question ici d'un soi-disant fluide spécial qui serait exclusivement propre aux êtres humains ou même à certains individus exceptionnels de l'espèce humaine.

Il est vrai que pour rendre compte de toutes les transformations et équivalences des forces de la nature, nos physiciens contemporains se croient obligés de supposer, outre la matière pesante, que nos sens perçoivent plus ou moins directement, une matière impondérable qu'ils conçoivent à l'image des fluides les plus subtils et qu'ils appellent l'éther. C'est le fluide éthéré qui, selon eux, sert de récipient et de véhicule aux vibrations, ondulations et en général aux mouvements de toutes sortes par lesquels se produisent tous les phénomènes de la nature. A ce point de vue, la force bio-magnétique ne peut être, elle aussi, qu'un mode particulier des mouvements de l'éther. Or, nul ne peut prétendre que toutes les espèces de mouvements, dont l'éther est susceptible, soient d'ores et déjà connus et déterminés *à priori* ni, à plus forte raison, qu'elles aient été observées et analysées *à posteriori*. A côté des forces que nous connaissons déjà, il en existe certainement beaucoup d'autres qui ont encore échappé à nos conceptions et à notre expérience et que la science de l'avenir découvrira sans doute.

La récente découverte des rayons Röntgen montre assez clairement combien il serait téméraire de vouloir borner à jamais, par des négations de parti-pris, le champ des explorations scientifiques de nos arrière-neveux.

Cependant, il faut bien l'avouer, presque tous les savants se sont montrés jusqu'ici résolument hostiles à l'hypothèse du magnétisme animal, et une résistance aussi générale, aussi tenace tient sans doute à des causes profondes qu'il n'est pas sans intérêt de rechercher ici.

La première, sinon la plus importante de ces causes, est en somme étrangère à la science, mais « pour être savant on n'en

est pas moins homme ». Dès son apparition, le magnétisme animal a été surtout prôné, soit par des savants plus ou moins irréguliers comme Mesmer, soit par des amateurs, soit même, hélas ! par des charlatans. On l'a présenté comme une sorte de panacée universelle ou, ce qui est pire, comme une sorte de magie, de sorcellerie dont les secrets violeraient toutes les lois de la nature. Au lieu de le soumettre à l'épreuve d'une expérimentation méthodique et prolongée, on s'est hâté de le rédiger en un corps de doctrines, et on en a tiré, sans plus ample examen, toute une médecine nouvelle qu'on a prétendu substituer d'emblée à la médecine traditionnelle, œuvre de plusieurs siècles de travaux.

On comprend que les savants aient été médiocrement attirés par une hypothèse qui se présentait à eux sous de si mauvais auspices. Il a fallu un véritable courage à ceux d'entre-eux qui comme Broussais, Husson, Bertrand, Teste, Charpignon, etc., ont osé la regarder de près et reconnaître qu'elle contenait sans doute une certaine part de vérité.

Nous ne devons pas avoir moins de connaissance et moins d'admiration pour ceux de nos maîtres qui, comme Charcot, Mathias-Duval, Dumontpallier, Charles Richet, Luys, etc., au moment même où le magnétisme animal paraissait complètement discrédité, où le nom même en était pros crit, ont de nouveau appelé l'attention du monde savant sur les phénomènes étudiés par les anciens magnétiseurs, et ont définitivement forcé le public à admettre la réalité, jusqu'alors contestée, du somnambulisme artificiel.

Mais à cette raison de sentiment, s'ajoutent des raisons d'ordre véritablement scientifique.

Tout d'abord, dans toutes les sciences, c'est une règle fondamentale qu'il ne faut supposer une nouvelle force que lorsqu'il est absolument impossible de faire autrement : c'est là ce qu'on a appelé « la loi d'économie ». Il est inutile de peupler la nature d'une multitude d'entités imaginaires, comme le fai-

sait l'ancienne philosophie, principalement au Moyen-Age. Nous avons des preuves directes de l'existence de la chaleur, de la lumière, de l'électricité, etc., car toutes ces forces tombent plus ou moins complètement sous notre observation : donc ce n'est pas faire des hypothèses gratuites que d'admettre leur réalité. Mais il n'en est pas ainsi du prétendu magnétisme animal. Cette force, si elle existe, ne peut se conclure qu'indirectement d'un certain nombre d'effets qu'il serait impossible d'expliquer par toute autre cause. Donc, avant de recourir à cette hypothèse, on doit essayer toutes les autres issues. On doit, par conséquent, rechercher si les propriétés déjà connues de la chaleur, de l'électricité, de la force nerveuse, de l'imagination, de l'imitation, de la sympathie, etc., etc., ne suffiraient pas à rendre compte des phénomènes qu'on attribue à tort à une force nouvelle, non définie, non classée, telle que le soi disant magnétisme animal. — Ce raisonnement nous paraît, en effet, légitime. Si l'on peut se passer de cette hypothèse, il est inutile de la faire. Mais justement toute la question est de savoir si l'on peut s'en passer. Or, il nous semble bien que les faits l'imposent. Aucune des forces, actuellement connues, ne peut rendre vraiment compte de ces phénomènes d'attraction et d'action à distance que nous avons signalés et qui se multiplieront encore, nous n'en doutons pas, à mesure qu'ils seront étudiés par un plus grand nombre d'expérimentateurs.

Une seconde raison fait encore hésiter les savants qui seraient tentés d'admettre cette nouvelle force, ou plutôt cette nouvelle modalité de la force. Sans en avoir peut-être bien clairement conscience, ils se font, en quelque sorte, le raisonnement que voici : Supposez que le magnétisme animal existe, il doit faire partie de la nature d'une façon normale et constante. Ainsi, chaque organisme doit rayonner perpétuellement cette influence particulière, et par conséquent aussi la recevoir des organismes voisins.

Comment alors se fait-il que le magnétisme animal se manifeste d'une façon si irrégulière, si intermittente, dans des cas aussi peu fréquents et toujours plus ou moins exceptionnels ?

« Vous nous prouvez, pourrait-on dire, aux partisans de cette hypothèse, l'existence et l'action de cette force au moyen d'expériences qu'on ne peut réussir qu'avec certains sujets particuliers, presque toujours des malades, des hystériques, que vous avez en quelque sorte dressés pour cela, et cependant, encore une fois, si la force est réelle, elle doit exister et agir partout et toujours. » Voilà bien en effet la principale difficulté de l'hypothèse du magnétisme animal, mais nous ne croyons pas qu'elle constitue une objection insurmontable.

Il n'est peut-être pas une seule force dans la nature dont l'action ne puisse être contrebalancée par celle des autres forces, et qui, par conséquent, n'ait besoin de certaines conditions spéciales pour devenir pleinement accessible à notre observation,

Faites agir l'aimant le plus puissant sur l'or, l'argent, le cuivre, le plomb, l'étain, etc., vous n'aurez pas le moindre soupçon de ses propriétés attractives. Mettez le devant le fer, aussitôt la force magnétique se révélera.

Sans le dispositif expérimental imaginé par le Professeur Röntgen, avec la collaboration du hasard, les physiciens seraient passés éternellement à côté des rayons X, sans se douter de leur existence. Avant que Pasteur eût montré le rôle immense des microbes dans la nature, qui en connaissait seulement le nom ? Mais c'est surtout l'électricité, qui, à notre avis, nous aidera à comprendre comment une force peut être à la fois absolument constante dans ses effets réels, dans ceux qu'elle produit au sein de la nature, et absolument inconstante dans ses effets apparents, dans ceux qu'elle laisse arriver jusqu'à nos sens, aussi longtemps du moins que nous n'avons pas réussi à la capter et à l'emprisonner dans nos appareils. En effet l'ancienne physique ignorait à peu près entièrement l'électricité : Galilée, Descartes n'en avaient pas la moindre idée ;

ils s'en passaient parfaitement pour l'explication des phénomènes naturels, et on les aurait certainement beaucoup surpris si on leur avait dit qu'il existait dans la nature une force aussi universellement répandue et aussi importante par ses effets que la pesanteur ou la lumière.

On avait bien remarqué depuis Thalès qu'un morceau d'ambre frotté acquiert momentanément la propriété d'attirer des corps légers, mais ce phénomène paraissait un simple jeu de la nature, une expérience curieuse, amusante, dont il n'y avait pas grande conséquence à tirer. On peut d'ailleurs concevoir un état de choses où l'électricité, tout en étant partout présente et partout agissante, aurait été éternellement dérobée à la connaissance humaine. Il suffit pour cela de supposer que les corps mauvais conducteurs auraient pu être sur notre planète beaucoup plus rares qu'ils ne le sont, ou même simplement que l'air atmosphérique sec aussi bien qu'humide aurait pu être un bon conducteur. Dans cette hypothèse, l'électricité à chaque instant produite par toutes sortes de causes : frottement, action chimique, etc., aurait été à chaque instant répandue et perdue, sans produire d'effets sensibles, dans l'ensemble de la masse terrestre.

Voilà donc un exemple d'une force qui existe et agit partout et toujours et dont cependant les effets peuvent fort bien ne se manifester nulle part ni jamais.

C'est seulement à partir du jour où les savants ont pu construire et manier les machines et les piles électriques, qu'ils ont pu se convaincre que l'électricité, en apparence irrégulière et capricieuse, obéit en réalité à des lois constantes et générales. Il n'en saurait être autrement, à notre avis, du magnétisme animal. Un jour viendra aussi, nous en avons la ferme espérance, où l'on pourra montrer expérimentalement que son action s'exerce toujours, quoique à des degrés divers, sur tous les organismes, et qu'il y provoque toujours des réactions nécessairement proportionnées à leurs divers degrés de réceptivité.

Nous croyons donc avoir établi, d'une part que l'hypothèse du magnétisme animal est suffisamment autorisée par les faits, pour qu'il vaille la peine de la soumettre à une vérification plus complète, et d'autre part qu'il n'existe contre elle, dans l'état actuel de la science, aucune objection définitivement insurmontable.

Conclusion

Arrivé à la fin de ce travail, nous pouvons maintenant jeter un coup d'œil en arrière sur le chemin que nous avons parcouru.

Avec les écoles de Paris et de Nancy, nous avons tout d'abord montré l'importance du facteur psychique dans un grand nombre de maladies, et nous en avons conclu la grande utilité de la suggestion, soit comme thérapeutique spéciale, soit comme élément de thérapeutique générale.

Dès lors, il était logique de rechercher s'il n'existe pas de moyens soit de développer, soit surtout de diagnostiquer la suggestibilité chez les malades, car enfin, lorsqu'un malade est naturellement suggestible, ou qu'on peut le rendre tel, il offre au médecin l'occasion de remporter les plus beaux succès avec les moyens les plus simples.

Parmi ces moyens, il en est un qui n'a pas encore attiré l'attention des physiologistes et des médecins : c'est celui-là même qui fait l'objet central de notre étude. Nous l'avons minutieusement décrit dans sa technique et ses effets, et nous nous sommes demandé, en dernier lieu, comment on pouvait l'expliquer.

Nous avons été ainsi amené à supposer qu'il existe dans le système nerveux une propriété encore inconnue ou du moins insuffisamment étudiée, vérifiée, la propriété d'agir à distance par une sorte de rayonnement ou d'influence plus ou moins analogue à ceux de la chaleur, de la lumière et de l'électricité.

Ce travail contient donc deux choses : d'une part un *fait* qui, de quelque manière qu'on l'explique, reste acquis à la

science, attendu que tout le monde peut l'expérimenter, et que nous sommes, croyons-nous, le premier à signaler ; d'autre part, une *hypothèse* dont nous avons essayé de donner les preuves, mais qui peut évidemment être discutée et qui, comme toutes les hypothèses, avant d'être définitivement admise, doit être soumise au contrôle prolongé de l'expérience. Ce contrôle, nous sommes convaincu qu'elle l'affrontera hardiment et même qu'elle conduira sur la voie de grandes découvertes les savants qui se consacreront à la tâche de la vérifier. Mais quand il en serait autrement, et dût-on en prouver un jour l'inanité, nous demandons qu'on ne rejette pas le fait sous prétexte que l'hypothèse qu'on propose pour l'expliquer paraît fausse ou douteuse, car, la réalité et la valeur scientifique d'un fait sont évidemment indépendantes des explications bonnes ou mauvaises qu'on en peut donner.

Vu par le Président de la Thèse,
CH. RICHET.

Vu :
Le Doyen
D^r BROUARDEL.

Vu et permis d'imprimer.
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris.
GRÉARD.

Bibliographie

1779. MESMER : Mémoire sur la découverte du magnétisme animal. Paris, 1779.
1784. DE PUYSÉGUR : Mémoire pour servir à l'histoire et à l'établissement du magnétisme animal. Paris, 1784.
1813. DELEUZE : Histoire critique du magnétisme animal. Paris, 1813.
1819. ABBÉ DE FARIA : De la cause du sommeil lucide ou étude de la nature de l'homme. Paris, 1819.
1843. BRAID : Neurhypnologie, traité du sommeil nerveux ou hypnotisme, traduit par le Dr J. Simon. Paris, 1843.
1845. TESTE : Le magnétisme animal expliqué. Paris, 1845.
1846. ESDAILE : Mesmerism in India. London, 1846.
1848. CHARPIGNON : Physiologie, médecine et métaphysique du magnétisme animal. Paris, 1848.
1851. DU POTET : Manuel de l'étudiant magnétiseur. Paris, 1851.
1852. NOIZET : Mémoire sur le somnambulisme et le magnétisme animal. Paris, 1852.
1853. BURCQ : Métallothérapie. Paris, 1853.
- ASHBURNER : Electro-biology and mesmerism. London, 1853.
1854. TOWNSEND : Mesmerism proved true. London, 1854.
1855. LITTRÉ et ROBIN : Mesmerisme, somnambulisme, Dict. de méd. Paris, 1855.
- PHILIPS (Durand de Gros) : Electro-dynamisme vital, etc. Paris, 1855.
1857. BARAGNON : Etude du magnétisme animal. Paris, 1857.
1859. GUÉRINAU : Observation d'hypnotisme dans un cas d'amputation de la cuisse. Gaz. des hôp., XXXII, 607. Paris, 1859.
- BROCA : Sur l'anesthésie chirurgicale hypnotique. Paris, 1859.
1860. PHILIPS : Cours théorique et pratique de Braidisme, etc. Paris, 1860.
- DEMARQUAY et GIRAUD-TEULON : Recherches sur l'hypnotisme ou sommeil nerveux, etc. Paris, 1860.
- AZAM : Note sur le sommeil nerveux ou hypnotisme. Arch. gén. de méd., série 5, t. XV, 5-23. Paris, 1860.
- MESNET : Etudes sur le somnambulisme envisagé au point de vue pathologique. Arch. gén. de méd., série 5, XV, 147-173. Paris, 1860.

1866. LIEBEAULT : Du sommeil et des états analogues considérés au point de vue de l'action du moral sur le physique. Paris, 1866.
ZIEGLER : Le fluide vital. Mulhouse, 1866.
1868. DESPINE : Psychologie naturelle. Paris, 1868.
1873. DECHAMBRE : Mesmerisme. Dict. encycl. des sciences méd. VII, 143. Paris, 1873.
1874. DUVAL : Hypnotisme. Nouv. dict. de méd. et de chir. prat. XVIII, 123. Paris, 1874.
1875. CH. RICHTER : Du somnambulisme provoqué. Jour. de l'anat. et de la physiol., XI, 348. Paris, 1875.
DUSART : Sommeil provoqué à distance. Trib. méd. XIII, 16 et 30 mai 1875, Paris.
1878. CHARCOT : Contracture hystérique et aimant; phénomènes curieux de transfert, etc. Gaz. des hôp. LI, 1074, 1075, 1097, 1121. Paris, 1878.
1879. LANDOUZY : Relation d'un cas de léthargie provoqué par l'action d'un aimant. Progrès méd. VII, 60. Paris, 1879.
HACK TUKE : Metalloscopy and expectant attention. Journ. of mant, science XXIV, 495. London, 1879.
1880. CHAMBARD et BALL : Hypnotisme, mesmerisme, somnambulisme. Dict. encycl. des sciences méd. Paris 1880.
C. RICHTER : Du somnambulisme provoqué. Rev. philos. X, 337, 374 et 462-484.
BÖRNER : Tierischer magnetismus und hypnotismus. Deutsche med. Wehschr., VI. Leipzig, 1880.
1881. PETIT : La métallothérapie, ses origines, etc, Paris 1881.
CHARCOT et RICHER : Contribution à l'étude de l'hypnotisme chez les hystériques. Arch. de Neural. II, 32 et 173; III, 129 et 310; V, 307. Paris, 1881, 1882 et 1883.
BOURVILLE et REGNARD : Iconographie photographique de la Salpêtrière. III, du sommeil, du somnambulisme, du magnétisme. Paris, 1881.
DUMONT-PALLIER : Action de divers agents physiques dans l'hypnotisme provoqué. Compte rend. soc. de biol., série VI, III, 394. Paris, 1881.
TAMBURINI e SEPPILLI : Contribuzione allo studio sperimentale del hypnotismo : Rév. sper. di fren. XII, 261. Reggio Emilia, 1881.
1882. RICHER : Magnétisme animal et hypnotisme. Nouv. Rev. XVII, 537-615. Paris, 1882.
DUMONT-PALLIER et MAGNIEN : Étude expérimentale sur la métalloscopie, l'hypnotisme, etc. Compte rend., acad. des sciences. XCIV, 60 et 158. Paris, 1882.
1883. ROUGIER : Électricité statique médicale; hypnotisme curatif. Union méd., série III, 35 p. 118. Paris, 1883.
DU POTET : Traité complet du magnétisme animal, etc. Paris, 1883.
Proceedings of the society for Psychical research. Reports of the committee an thought-transfers. London, 1883-1884-1885-1886-1887, etc.

1884. BERNHEIM : De la suggestion dans l'état de veille. Paris, 1884.
CH. RICHET : L'homme et l'intelligence. Paris, 1884.
BOTTEY : Le magnétisme animal. Paris, 1884.
FERRÉ : La médecine d'imagination. Prog. méd. XII, 309. Paris, 1884.
1885. CULLERRE : Magnétisme et hypnotisme. Paris, 1885.
ALPHANDERY : La thérapeutique morale et la suggestion. Paris, 1885.
OCHOROWICZ : De l'hypnoscope. Science et nature, III, 91. Paris, 1885.
1886. BINET et FERRÉ : Le magnétisme animal. Paris 1886.
BEAUNIS : Le somnambulisme provoqué. Paris, 1886.
LAFONTAINE : L'art de magnétiser. Paris, 1886.
BARETY : Le magnétisme animal, étudié sous le nom de force neurique, etc. Paris, 1886.
DURVILLE : Traité expérimental et thérapeutique du magnétisme. Paris, 1886.
DE ROCHAS : Les forces non définies. Paris, 1886.
MORCELLI : Il magnetismo animale, la fascinazione e gli stati Ipnotici. Torino. 1886.
VOISIN A. : De la thérapeutique suggestive chez les Aliénés. Paris, 1886.
BERNHEIM : De la suggestion et de ses applications à la thérapeutique. Paris, 1886.
1887. DAVID : Magnétisme animal, suggestion hypnotique et posthypnotique. Paris, 1887.
MOUTIN : Le nouvel hypnotisme. Paris, 1887.
FIGUIER : Les mystères de la science. Paris, 1887.
VOISIN, A. : Du traitement par la suggestion hypnotique. Paris, 1887.
CHAZARAIN et DÈCLE : Découverte de la polarité humaine. Paris, 1887.
DUCLOUX : La médecine d'imagination, les maladies imaginaires et la thérapeutique suggestive. Montpellier, 1887.
FONTAN et SEGARD : Élément de médecine suggestive. Paris, 1887.
GILLES DE LA TOURETTE : L'hypnotisme et les états analogues au point de vue médico-légal. Paris, 1887.
OCHOROWICZ : De la suggestion mentale. Paris, 1887.
1888. VON SCHRENCK-NOTZING : Ein Beitrag zur therapeutischen Verwertung des Hypnotismus. Leipzig, 1888.
1889. FOREL : Der Hypnotismus. Stuttgart, 1889.
MOLL : Der Hypnotismus. Berlin, 1889.
JANET, Pierre : L'automatisme psychologique. Paris, 1889.
1890. LUYSS : Leçons cliniques sur les principaux phénomènes de l'hypnotisme dans leurs rapports avec la pathologie mentale. Paris, 1890.
DELBŒUF : De l'étendue de l'action curative de l'hypnotisme. Paris, 1890.
TUCKEY : Psycho-thérapeutics. London, 1890.

1891. PITRES : Leçons cliniques sur l'hystérie et l'hypnotisme. Paris, 1891.
NIZET : L'hypnotisme. Bruxelles, 1891.
OTTO et WETTERSTRAND : Der hypnotismus und seine anwendung
in der praktischen medicin. Berlin, 1891.
1892. DE ROCHAS : Les états profonds de l'hypnose. Paris, 1892.
1893. BARADUC : La force vitale. Paris, 1893.
1894. DURAND de GROS : Le merveilleux scientifique. Paris, 1894.
DE ROCHAS : Extériorisation de la sensibilité. Paris, 1894.
MESNET : Le somnambulisme provoqué et la fascination. Paris, 1894.
1895. BOIRAC : Une nouvelle méthode d'expérimentation en hypnologie.
Rev. de L'Hyp., X, 6. Paris, 1895.
BOIRAC : L'hypothèse du magnétisme animal d'après des recherches
récentes, Nouv. Rev., 1^{er} octobre 1893.
1896. CROCQ FILS : L'hypnotisme scientifique. Paris, 1896.
DE ROCHAS : Extériorisation de la motricité. Paris, 1896.
-

Table des Matières

	Pages
PREFACE	5
INTRODUCTION.	6
CHAPITRE I. — La suggestion dans le traitement des maladies	9
CHAPITRE II. — Les adjuvants de la suggestibilité . .	23
CHAPITRE III. — Les succédanés de la suggestion. . .	36
CHAPITRE IV. — Le diagnostic de la suggestibilité . .	46
CHAPITRE V. — La théorie du procédé neuroscopique .	60
CONCLUSIONS	104
APPENDICE	107

